3 1761 06638764 8

PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

Economic History

LA JARDINIERE DE *VINCENNES*,

Par Madame DE V***.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

PREMIERE PARTIE.

A VILLENEUVE-LES-AVIGNON.

Chez JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur du Roi & de la Municipalité.

M. DCC. XC.

PQ
2068
V4A66
1790
ptie.1 fo

LIBRARY
MAY 29 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A MADAME

LA MARQUISE

DE

SENNETERRE.

MADAME,

Je ne dois pas me flatter d'être jamais assez heureuse pour vous prouver la reconnoissance que j'ai de l'amitié dont vous avez eu la bonté de m'honorer, sans que j'eusse osé y prétendre, si vous n'aviez pas poussé la générosité jusqu'à me l'offrir vous-même ; mais cependant ne voulant point paroître ingrate, quand ce sentiment est si différent de ma façon de penser, permettez, MADAME, *que je la signale en vous offrant ce petit Roman de ma composition. Je suis enhardie à prendre cette liberté sur le bonheur qu'ont eu*

mes Ouvrages précédens : vous m'avez fait la grace de me dire qu'ils ne vous avoient pas déplu, & j'espere que celui-ci aura le même sort. La justesse de votre goût me persuade que s'il a cet avantage, il aura l'approbation générale. En avouant la raison qui m'oblige à le mettre sous votre protection, c'est plutôt chercher à vous avoir une nouvelle obligation, qu'à trouver le moyen de reconnoître les précédentes ; mais j'espere que vous ne me refuserez pas cette nouvelle preuve de l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre. Je n'ignore pas que c'est vous servir à votre goût, que de vous fournir les occasions de rendre de bons offices à ceux qui vous sont déjà obligés. Je ferai toute ma vie mon possible pour les mériter, pour conserver cette précieuse amitié, & pour vous prouver que j'en suis digne, s'il ne faut pour cela qu'en connoître parfaitement le prix & être avec un parfait dévouement, très-respectueusement,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissante Servante,
DE V.....

LA JARDINIERE DE VINCENNES.

PREMIERE PARTIE.

QUOIQUE la marquise d'Astrel fût veuve depuis vingt ans, elle n'en avoit cependant que trente-six, joignant à une grande naissance, de la beauté, de la vertu & de gros biens. Ces qualités, qui sont si rarement réunies dans le même objet, lui auroient aisément fait trouver un des meilleurs établissemens de France, si elle eût été en disposition de se rengager de nouveau; mais quand, à la fin de son deuil, la bienséance lui permit de penser à un second hymen, loin de profiter de cette liberté, elle déclara hautement qu'elle y renonçoit, ne voulant s'occuper désormais que de sa fortune & de l'éducation de son fils unique, qui étoit aussi l'unique objet de ses attentions.

On ne crut pas d'abord que cette résolution pût être durable, n'étant pas aisé de penser qu'une femme de dix-neuf ans pût résister aux sollicitations de sa famille, & aux empressemens de ceux qui avoient droit de prétendre à sa main; mais fidelle à l'amour maternel qui lui avoit inspiré ce dessein, elle le conserva; & se fortifiant de plus en plus dans ces premiers sentimens, elle cessa enfin d'être regardée comme une personne à marier, se délivrant par ce moyen, malgré sa grande jeunesse, de l'importunité des uns & des autres.

Elle pouvoit croire, sans prévention, que ses attraits auroient été suffisans pour faire desirer sa possession; mais elle n'en eut pas plus d'orgueil, présumant toujours que ceux qui lui faisoient la cour avec tant d'ardeur, étoient presque aussi amoureux de cent mille écus de rente, dont elle étoit maîtresse, que de sa personne.

Ces gros biens, d'autant plus à desirer qu'ils étoient exempts de dettes & de procès, n'étoient pas de nature à redouter qu'il en survînt, puisqu'ils consistoient en des terres considérables, dont ses ancêtres avoient joui depuis un temps immémorial, & qui lui étoient échus sans obstacle.

La marquise avoit parfaitement bien vécu avec son époux, & l'avoit aimé tendrement; mais peut-être la fidélité qu'elle conservoit pour

ſa mémoire, n'eût pas été capable de la déterminer à un veuvage éternel, ſi elle eût pu le faire ceſſer ſans porter de préjudice aux intérêts de ſon fils, qui, pour être riche, n'avoit d'autre reſſource que l'eſpérance du bien de ſa mere, le marquis ne lui ayant laiſſé qu'une ſucceſſion ſi embrouillée, que le conſeil de la veuve l'avoit obligé d'y faire renoncer ſon pupille.

Quoique le jeune marquis fût reſté ſans biens, ſon éducation n'en ſouffrit point; & après y avoir donné tout ce qui pouvoit la perfectionner, la marquiſe jugea que, pour la rendre parfaite, il falloit le faire voyager, étant perſuadée qu'il n'y a rien de plus propre à former un homme de ſon rang.

Le marquis répondoit parfaitement aux ſoins que ſa mere prenoit pour en faire un cavalier accompli, étant auſſi attentif à profiter des leçons qu'elle lui faiſoit donner, qu'à lui témoigner, par ſon reſpect & ſon plus tendre attachement, la reconnoiſſance que lui inſpiroit tant de bontés. Le bon uſage qu'il faiſoit des ſentimens favorables dont elle lui donnoit ſans ceſſe les preuves les plus tendres, redoubloit l'affection qu'elle avoit pour lui.

Ce n'étoit point une tendreſſe de mere aveugle qui faiſoit agir madame d'Aſtrel : elle avoit la ſatisfaction de ſavoir qu'elle n'étoit pas ſeule à l'admirer, & que c'étoit ſans prévention qu'elle le trouvoit charmant. Il étoit fait en perfection,

avoit tous les traits réguliers : la phyſionomie intéreſſante & un air de grandeur qui brilloit en toutes ſes actions, n'auroient pas permis qu'on eût pu le prendre pour un homme du commun, quelque ſimplement qu'il eût été vêtu.

Les ſoins que l'on avoit employés à cultiver ſon eſprit, lui donnoient de nouvelles graces, qui, jointes à un caractere généreux & à une ame douce, le rendoient d'un commerce fort agréable. En un mot, il auroit été parfait, s'il n'eût point eu le défaut de trop connoître ſes avantages, & d'avoir un peu plus d'eſtime pour ſon propre mérite, qu'il ne convient à un galant homme.

Ce vice étoit preſque imperceptible par ſon attention à le cacher; & ceux qui le pénétroient, malgré ſes ſoins, l'excuſoient aiſément, en conſidérant l'eſpece d'impoſſibilité qu'il y avoit pour lui à ne pas reſſentir quelques mouvemens de vanité, tandis que les hommes qui le connoiſſoient, recherchoient avec empreſſement ſon amitié, & que les dames ne négligeoient rien pour ſe ſaiſir de ſon cœur.

La bonne opinion que ces avances générales lui faiſoit concevoir de lui-même, étoit encore fomentée par les adulations d'un ancien valet de chambre, qui avoit appartenu au feu marquis ſon pere, & qui lui étoit attaché depuis long-temps.

L'âge & les longs ſervices de ce domeſtique

lui donnoient un grand crédit sur son esprit : il l'avoit suivi en ses voyages, où il avoit eu toute la commodité possible pour acquérir sa confiance. La mort de son gouverneur, arrivée tandis qu'ils étoient à la cour de Vienne, en facilita le succès, & lui donna plus d'autorité auprès du jeune homme, cet accident n'ayant pu déranger des projets qui n'avoient pas eu encore le quart de leur exécution.

Dupuy (c'est le nom de ce domestique) eut ordre de sa maîtresse de faire continuer à son fils à visiter le cours de l'Europe, & d'avoir attention à sa conduite. Il s'acquitta assez heureusement de cet emploi, pour satisfaire tout à la fois la marquise & son jeune maître, dont il gagna l'amitié, en prévenant attentivement ses desirs.

Le marquis, docile à ses avis, les suivoit exactement ; & Dupuy, qui avoit ordre de ne rien épargner pour le faire paroître honorablement, le faisoit séjourner dans tous les endroits où il se plaisoit, s'empressant sur-tout à lui faire trouver des plaisirs & de la bonne compagnie.

Cette espece de Mentor n'avoit aucune peine à exciter son pupille au bien, ou à lui faire éviter le mal. Il étoit porté si naturellement à bien faire, que les leçons qu'il auroit pu lui donner, auroient été superflues ; ce qui animoit le zele de Dupuy, & le faisoit tomber lui-même, sans qu'il s'en apperçût, dans un défaut qui est souvent de conséquence pour

ceux qui ſont chargés de la conduite des autres.

La bonne opinion qu'il avoit de ſon éleve devint ſi forte, qu'elle ſe rendit contagieuſe, & qu'il ne fut pas poſſible au marquis de ſe voir admirer ſans ceſſe par un homme de qui l'emploi auroit dû être de le cenſurer, ſans ſe croire exempt de tous défauts, & même en poſſeſſion des perfections néceſſaires à un homme comme lui.

Son penchant principal étoit pour les femmes, & l'indulgent Dupuy, auſſi peu ſévere ſur cet article que ſur tous les autres, loin de s'oppoſer à ſes inclinations, l'encourageoit à les ſuivre, & lui diſoit ſans ceſſe que toutes les belles qu'il étoit permis à un honnête homme de voir, il n'y en avoit à éviter que de l'eſpece de celles qui pourroient le conduire au mariage.

Vous n'êtes point le maître de votre main, ajoutoit-il : le moins que vous devez aux bontés de madame votre mere, c'eſt d'attendre une épouſe de la ſienne ; l'engagement ne doit pas être pour vous une ſuite de paſſion. Le bien & l'alliance qu'elle agréera, ſont ſeuls en droit de vous déterminer. Si la femme qu'elle vous aura choiſie eſt aimable, tant mieux pour elle, elle en ſera plus chérie ; mais quand elle ne le ſeroit pas, ce ne pourroit être un obſtacle à votre union. Vous avez trop de probité pour manquer de politeſſe avec votre femme, & c'eſt tout ce qu'il faut ; cela ne doit point vous empêcher de

disposer de votre cœur comme il vous plaira. Au contraire, il est presque nécessaire d'être amoureux, parce que le desir de plaire à ce que l'on aime, inspire une attention & une émulation qui excitent un galant homme à se perfectionner. Il vous reste peu de chose pour y parvenir, & sans vous flatter, il n'y a point de jeunes seigneurs de votre âge qui vous égalent.

Ces discours étoient trop au goût du marquis, & flattoient trop son penchant pour le trouver rebelle. Il en profita exactement, laissant à la prudence de sa mere la conduite de son établissement, tel qu'elle le jugeroit à propos, & abandonnant son cœur au gré de ses desirs partout où son mérite lui faisoit de nouvelles conquêtes.

Il en fit un nombre prodigieux pendant le temps qu'il employa à parcourir l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre & l'Italie. En chaque lieu qu'il jugeoit digne de faire son séjour, le premier de ses soins étoit de lier une intrigue : il y réussissoit parfaitement. Quand on est jeune, beau & bien fait, qu'à ces qualités personnelles on joint l'opulence & la libéralité, ces deux dernieres forment un piédestal aux autres, & les mettent dans un jour si avantageux, que le succès est presque certain.

Le marquis savoit en perfection se conformer aux divers caracteres des belles à qui il rendoit

des soins, soutenant le personnage d'amant tendre & délicat avec celles dont la manie étoit les beaux sentimens ; mais lorsqu'il rencontroit des maîtresses plus traitables, son triomphe en étoit plus prompt, sa libéralité détruisant d'abord les vains scrupules dont elles se paroient.

L'habitude à trouver si facilement le moyen d'être heureux, lui persuada que toutes les femmes étoient sur le même pied ; & joignant à ces expériences les instructions du bon Dupuy, il ne crut pas qu'il y eût dans le monde une femme digne de son estime, ni qui fût capable de lui résister.

Le marquis étoit dans cette pernicieuse idée, lorsqu'après quatre ans de voyage, sa mere, jugeant qu'il étoit temps de terminer ses courses, le rappela auprès d'elle.

Il obéit en diligence & avec beaucoup de joie : Dupuy lui représentant sans cesse les plaisirs de Paris sous des traits si avantageux & si fort au-dessus de ceux qu'il avoit goûté ailleurs, il brûloit du desir d'en faire l'expérience, sur-tout d'essayer du commerce des dames de France, quoique Dupuy, en lui faisant une peinture charmante, n'eût pas omis de l'avertir qu'elles étoient beaucoup plus dangereuses qu'en aucun autre endroit.

Il lui inspira que le moyen le plus à la mode à Paris, & celui d'éviter bien des chagrins, étoit d'avoir une maîtresse dont la naissance fût

assez

assez inégale pour ne point songer à devenir sa femme ; mais qui, satisfaite de ses bienfaits, ne le considérât que comme un homme qui n'avoit pas plus d'envie de l'épouser que d'être son esclave, ce que, disoit-il, on devoit également redouter ; ajoutant qu'une semblable précaution le garantiroit de la débauche, sans le contraindre dans ses plaisirs, ni mettre d'obstacle à ses devoirs ; n'oubliant pas de lui faire un portrait fort déplaisant de ceux qui se jettent à corps perdu au service du parfait amour, & qui s'abandonnent aux soins pénibles qu'il faut prendre lorsqu'on veut plaire méthodiquement, sur-tout dans un temps où la mode est si contraire, qu'ils se donnent un ridicule ineffaçable.

Faites des parties agréables, lui disoit-il ; mais ne livrez jamais l'empire absolu de votre cœur à une belle capricieuse ; dès qu'elle se croira aimée, elle voudra vous assujettir à toutes ses fantaisies. Pour avoir une preuve de votre amour & de votre dévouement, elle exigera sans doute que vous renonciez à vos volontés, en vous soumettant absolument aux siennes ; enfin, que vous abandonniez toutes sortes de plaisirs pour vous occuper de l'unique bien de la suivre en tous lieux.

Cette tyrannie, à laquelle on étoit assujetti au temps passé, & où on ne l'est encore que trop souvent dans celui-ci, sans même s'en apercevoir, est le plus dangereux écueil où se puisse

briſer la fortune & la réputation des jeunes gens qui entrent dans le monde. Une telle manie fait abandonner le ſoin de l'avancement à ceux qui en ſont entichés ; ils négligent de ſe faire connoître, ſe laiſſant totalement oublier ; & quand ce malheur eſt arrivé, il eſt rare qu'on le répare : c'eſt une eſpece de mort civile, qui les ayant ſéqueſtrés aſſez long-temps de tout autre ſoin que de ceux de leur amour, les a jettés dans le cas de donner au public le loiſir de les perdre entiérement de vue, & de ſe paſſer d'eux.

Croyez-moi, mon cher maître, continuoit le zélé Dupuy, laiſſez eſpérer la préférence à toutes celles qui en vaudront la peine, mais que ce ſoit ſans vous engager à aucunes ; que chaque jour ſoit marqué par une nouvelle conquête. Fait comme vous êtes, vous ne devez pas appréhender de trouver des cruelles.

Ces flatteuſes maximes ne pouvoient déplaire à un jeune homme ; & quand le marquis arriva à Paris, il avoit le goût ſi gâté par ſes pernicieuſes leçons, qu'il étoit auſſi convaincu de ſon mérite, que peu perſuadé de la vertu des dames ; fort réſolu, en cas qu'il rencontrât quelques-uns de ces prétendus phénomenes, de ne point s'opiniâtrer à perdre ſon temps en ſoupirant pour leurs beaux yeux, mais continuant à cacher ſoigneuſement ces ſentimens, il ne paroiſſoit pas moins aimable.

Sa mere, qui l'avoit éloigné d'elle en sortant de l'académie, le trouva changé avantageusement : il étoit devenu fort grand, & s'étoit façonné de sorte qu'elle fut ravie de le revoir si bien fait. Son esprit répondant à sa bonne mine, il ne lui manquoit rien pour plaire, & elle le reçut avec toute la joie possible, ne se pouvant lasser de le regarder.

Il y avoit trois jours qu'ils étoient à Paris, sans qu'il eût songé à sortir. Les caresses de la marquise & la tendresse qu'il ressentoit pour une si bonne mere, l'occupoient uniquement ; de façon qu'il n'avoit pas encore eu le temps de prendre aucunes mesures pour arranger ses plaisis, n'ayant alors nulle connoissances propres à y contribuer. Les amis de son âge qu'il avoit laissés en partant, ignoroient son retour, lorsque le hasard sembla lui offrir une occasion de mettre en pratique les conseils de son valet de chambre.

Un matin, où il étoit encore au lit, Dupuy, ouvrant son rideau précipitamment, le tira par le bras, & l'éveillant avec une familiarité à laquelle il étoit accoutumé : mon maître, lui dit-il, d'un air satisfait, levez-vous au plus vîte, & rendez grace à la fortune du bonheur qu'elle daigne vous offrir. Voici une de ses faveurs, la plus agréable qui vous puisse jamais arriver.

Le marquis, surpris de cette boutade, lui

demanda s'il étoit devenu fou, & ce qui pouvoit l'obliger à venir interrompre son repos avec tant d'extravagance.

Eh ! bon, bon, reprit Dupuy en riant, il est bien question de dormir à votre âge, quand votre bon génie a conduit chez vous ce que peut-être nous n'eussions pas pu rencontrer dans tout Paris.... Enfin, un trésor charmant.

Quel est donc ce trésor précieux, dit le marquis en riant aussi, & de quelle espece est-il ? Morbleu, s'écria Dupuy, c'est une maîtresse telle qu'il vous la faut ; elle est belle comme l'amour ; elle ne fait que de sortir de l'enfance. Ce qu'il y a de meilleur, c'est que, suivant les apparences, elle n'a ni assez de naissance, ni assez de richesses pour regarder vos bienfaits & vos prétentions avec indifférence. Mais, continua-t-il en lui présentant sa robe de chambre, venez promptement la voir ; car pendant que nous perdrons le temps à raisonner, cette belle enfant pourroit s'en aller ; & ne sachant qui elle est, ni d'où elle vient, j'aurois beaucoup de peine à la retrouver.

Voilà, dit en raillant le jeune d'Astrel, une connoissance fort avancée, & une bonne fortune bien assurée. Dis-moi donc, je te prie, par où tu as jugé qu'elle seroit d'une humeur aussi accommodante que nous le desirons.

Je le juge par conjecture, répartit Dupuy. Elle est jeune, belle, & paroît d'une condition

assez obscure : vous êtes aimable, riche & libéral ; voilà sur quoi je fonde mes préjugés, & sur quoi je crois avoir plus sujet de compter le marché fait, (supposé qu'il vous convienne,) que vous n'en avez d'appréhender des obstacles qui, s'ils vous épouvantent, prouvent que vous êtes bien timide. Croyez-en mon expérience, monsieur, continua-t-il, il n'est point de places assez bien fortifiées pour être imprenables, & ce n'est ici qu'un hameau sans défense.

En tenant ces discours, il avoit tant fait, qu'il avoit mis son maître en état de descendre, & qu'il l'entraînoit en bas, lorsqu'en passant près de l'entre-sol où logeoit mademoiselle de la Mothe, demoiselle de la marquise, il entendit chanter cette fille, qui avoit la voix fort belle, & que l'on accompagnoit du claveſſin.

Il s'arrêta sans bruit à la porte, qui étoit entr'ouverte, où il vit, dans une glace vis-à-vis du claveſſin, que ce n'étoit pas mademoiselle de la Mothe qui l'occupoit, mais une jeune personne qui chantoit en s'accompagnant elle-même.

Comme elles avoient les yeux sur leur musique, elles ne remarquerent point le marquis, & il eut le temps de considérer cette inconnue, qu'il jugea, à son habillement champêtre, devoir être celle que Dupuy lui avoit annoncée, mais qui lui parut infiniment au-dessus des louanges qu'il venoit de lui donner.

C'étoit une beauté parfaite, blonde, sans tomber dans l'air fade qu'on leur reproche en général. Ses traits réguliers avoient une délicatesse qui en augmentoit les graces. Ses mains étoient faites en perfection & d'une blancheur éblouissante ; mais ce qu'il y avoit encore de plus flatteur, tant d'attraits ne paroissoient pas avoir plus de quinze ans.

Le marquis, enchanté de cette belle fille, s'avança doucement, & s'appuyant sur le dos de sa chaise, il y auroit passé le jour en contemplation, pensant, sur les espérances que Dupuy venoit de lui donner, qu'il alloit être possesseur de ses appas. Quand leur musique fut finie, elle leva les yeux sur le miroir, & fut extrêmement surprise d'appercevoir M. d'Astrel derriere elle.

Elle abandonna le claveſſin avec précipitation, & se leva en rougissant, voulant se retirer ; mais il la retint. Où voulez-vous aller, la belle enfant, lui dit-il ? pourquoi cesser un si agréable concert ? est-ce moi qui vous y force ? Je vous écoutois pourtant sans bruit, & avec bien du plaisir.

Je n'ai pas mérité votre attention, monsieur, reprit-elle modestement : mademoiselle de la Mothe a eu la bonté de me faire entrer chez elle en attendant le maître d'hôtel, à qui j'ai affaire ; & comme elle m'a vu jetter les yeux sur un livre de musique, elle m'a fait l'honneur de me demander si je la savois :

voyant que j'en avois quelque teinture, & que je touchois un peu le claveſſin, elle m'a fait la grace de me faire chanter avec elle; mais ajouta-t-elle, je ne croyois pas être entendue, & le peu que je ſais, ne le mérite pas.

Le marquis la contredit galamment, en lui donnant beaucoup de louanges, après quoi il lui demanda qu'elles étoient les affaires qu'elle avoit avec le maître d'hôtel, & s'il ne lui pourroit pas rendre ſervice auprès de lui.

Il eſt bien heureux d'être attendu par une ſi aimable perſonne, dit-il; ſi j'étois à ſa place, loin de lui donner la peine de m'attendre, je quitterois tout avec empreſſement pour courir à ſes ordres.

Cette jeune fille lui répondit qu'elle étoit de Vincennes, & qu'elle fourniſſoit à la maiſon le lait, le fruit & les légumes; que l'on avoit coutume de les payer tous les mois, ce jour étant préciſément celui du paiement; qu'en arrivant elle avoit trouvé M. le maître prêt à ſortir; qu'il l'avoit invitée à reſter juſqu'à ſon retour; mais que ne voulant pas demeurer parmi les domeſtiques, elle avoit pris la liberté de venir ſaluer mademoiſelle de la Mothe, en la priant de permettre qu'elle reſtât près d'elle pour attendre ſon retour.

Quoi! s'écria M. d'Aſtrel avec étonnement, vous êtes laitiere & fruitiere? eſt-il poſſible que le ſort vous ait placée dans un état ſi bas?

Ah! il y a une injuſtice manifeſte à cette diſpoſition ; car, avec tant de charmes, vous méritez d'être dans le rang le plus diſtingué, & de voir l'univers à vos pieds. Continuant ſur ce ton, il lui dit mille douceurs, qui, ſans paroître la flatter, la déconcerterent entiérement. Sur-tout elle rougit, lorſqu'il parut étonné de la voir réduite à vendre des légumes & du fruit, & fut quelque temps ſans répondre. Mais enfin s'étant un peu remiſe : je n'ai point été inſtruite, dit-elle, à ſoutenir de pareilles converſations ; ainſi, monſieur, je ne puis vous dire rien autre choſe, ſinon que la providence, qui m'a placée dans la condition où je ſuis, m'en tirera ſi elle le juge à propos ; & en cas qu'elle m'y laiſſe, j'y reſterai ſans murmurer.

J'y vis, ajouta-t-elle, avec autant de tranquillité que d'innocence ; j'y ſuis ſatisfaite, & le plus grand des chagrins qui m'arrivent, c'eſt lorſque je ſuis obligée d'attendre ; mais les comptes que j'ai à faire ici ſont faciles à remettre, & ce ſera pour demain, parce que je ne pourrois reſter aujoud'hui davantage, ſans que ma mere fût inquiete de mon retardement : c'eſt pourquoi, avec votre permiſſion, je vais me rendre auprès d'elle.

Elle le ſalua, & voulut ſortir ; mais mademoiſelle de la Mothe, qui s'apperçut du plaiſir que le marquis prenoit à la voir, (croyant qu'il étoit ſans conſéquence de le favoriſer dans cet

amuſement) dit à la petite marchande, qu'elle la prioit d'attendre encore quelques inſtans, parce que ſi elle partoit ſans être payée, madame la marquiſe ſe fâcheroit contre le maître d'hôtel, ayant coutume de ſe faire préſenter tous les mois les comptes de la dépenſe de ſa table ; qu'elle devoit les examiner ce même jour, & qu'elle ne manqueroit pas de trouver mauvais qu'il eût laiſſé les articles en blanc, ajoutant qu'il ne pouvoit pas tarder.

Ces raiſons n'auroient pas été ſuffiſantes pour retenir la villageoiſe ; les douceurs que lui diſoit le marquis, l'embarraſſoient trop ; & malgré les inſtances de mademoiſelle de la Mothe, elle alloit partir, quand le maître d'hôtel parut. Elle fut à l'office avec lui ; & le marquis l'y ayant ſuivie, la vit remonter ſur ſa petite charrette d'oſier, après avoir reçu ſon argent, ſans daigner preſque le compter, tant elle étoit preſſée de partir. Il rentra dans ſon appartement ſi charmé d'elle, qu'il ne pouvoit parler d'autre choſe.

Vous me devez bien des remercîmens, diſoit Dupuy ; je vous ai trouvé une jolie maîtreſſe. Elle eſt charmante, reprenoit le marquis ; mais je ne ſais encore ſi je pourrai l'apprivoiſer, & ſi elle voudra m'aimer.... Vous voulez, dit bruſquement Dupuy, mettre en doute une choſe qui n'en a point ; parbleu, elle ſeroit bien délicate. Le marquis, accoutumé à

plaire, n'eut pas de peine à se laisser persuader; & ne s'occupant que de l'espérance de la revoir, il attendit le lendemain avec impatience, étant persuadé qu'il n'auroit qu'à parler pour être heureux.

Il avoit destiné cette journée à faire des visites, & à rechercher les anciens amis avec qui il avoit fait ses exercices. Il en rencontra plusieurs, qui, se connoissant tous, firent une partie pour aller souper à la petite maison d'un d'entr'eux. Elle étoit dans un des plus agréables fauxbourg; & comme la liberté régnoit en ce repas, chacun tourna la conversation suivant son génie; l'assemblée étant composée de jeunes cervelles, & par hazard n'ayant ce soir-là point de dames, elle roula entiérement sur leur compte. Les bonnes fortunes vraies ou fausses n'y furent point épargnées; chacun conta les siennes, ou en inventa.

On invita le marquis à parler de ses conquêtes de voyage, & à dire son sentiment sur les femmes des différens pays d'où il venoit: il auroit pu réciter beaucoup d'aventures galantes, sans avoir la peine de les inventer; mais on prenoit mal le temps. Uniquement occupé de la belle laitiere, il ne parla que légérement de toutes celles dont il avoit été aimé, pour s'entretenir à son aise de cette derniere, dont il vouloit l'être, & leur dit que ce même jour il venoit de trouver une petite fille à bavolet, qui sur-

paſſoit ce qu'il avoit jamais vu de beau, ne leur cachant point ce qu'il vouloit faire en ſa faveur, & à quel point il comptoit être heureux.

Ses amis le féliciterent, l'applaudirent, envierent ſa bonne fortune, & burent à la ſanté de la belle. Une bonne partie de la nuit fut employée à en parler, à délibérer du lieu où il la mettroit, de même que des ajuſtemens qu'il lui donneroit ; car ſur la bonne foi de Dupuy & celle de ſon amour propre, il ne vouloit pas douter un moment qu'elle n'acceptât ſes bienfaits.

Il ne put décider s'il lui établiroit d'abord un carroſſe, dans l'appréhenſion que cette intrigue, venant aux oreilles de ſa mere, ne lui déplût. Mais cette ſage compagnie l'exhorta à ſe ſatisfaire, en lui repréſentant qu'il n'étoit plus un petit garçon, & que c'étoit gâter les parens que de leur donner la mauvaiſe habitude de dominer ſur leurs enfans.

Après cette belle déciſion, qui étoit paſſée d'une voix unanime, on ſe ſépara ; mais comme il étoit déjà grand jour, quand le marquis ſe coucha, il ne put être éveillé aſſez tôt pour voir ce jour-là ſa chere laitiere. Dupuy ayant veillé auſſi tard que ſon maître, étoit auſſi profondément endormi, & ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il y eût de laitiere à Vincennes ; de ſorte qu'elle vint porter ſes denrées, & ſe retira ſans avoir apperçu le maître ni le domeſtique. Il eſt

vrai qu'elle ne fut à l'hôtel que le temps qu'il lui fallut pour faire vider sa charrette, & qu'elle s'en retourna sans avoir cherché à voir mademoiselle de la Mothe, comme elle avoit coutume.

Lorsque le marquis fut éveillé, il fut extrêmement mortifié d'apprendre qu'elle étoit partie ; car il se flattoit que ses cajoleries de la veille l'auroient engagée à rester plus longtemps, comptant qu'elle devoit être aussi satisfaite de le voir, que d'en être gracieusée, & il pensa trouver mauvais qu'elle lui eût manqué au respect par ce départ précipité qu'elle devoit juger qui lui déplairoit.

Cependant, comme leurs conventions n'étoient pas encore faites, il calma un peu son dépit, & l'excusa sur l'ignorance où elle pouvoit être des bonnes intentions où il étoit en sa faveur ; mais son chagrin en retomba sur Dupuy, à qui il fit des reproches de ne s'être pas trouvé à portée de lui parler. Ce garçon, qui étoit ingénieux à inventer ce qui pouvoit flatter son maître, lui dit, d'un air joyeux, que d'abord il avoit cru la petite fille plus simple ; mais que ce tour d'adresse lui en donnoit une opinion différente, & que l'affectation qu'elle avoit fait paroître en se retirant si vîte, étoit une preuve manifeste qu'elle entendoit finesse comme la coquette la plus raffinée ; qu'ayant compris qu'elle lui plaisoit, elle avoit pris le

parti

parti d'en uſer de la ſorte pour l'enflammer davantage par des difficultés affectées.

Le marquis le crut facilement ; mais il eût mieux aimé que cette jeune fille lui eût donné *à la franquette* les moyens de l'entretenir. Ce retardement lui donna de l'humeur contre Dupuy : il trouvoit, par réflexion, qu'il avoit eu grand tort d'avoir dormi, au lieu d'attendre le moment où elle devoit arriver. Mais accoutumé aux vivacités de ſon maître, le domeſtique ne fit que rire de cette colere, qu'il ſavoit bien ne devoir pas durer. Il lui promit pourtant de faire mieux ſentinelle à l'avenir.

Cette journée parut au marquis d'une longueur inſupportable ; & quoiqu'il l'employât à des plaiſirs différens, il n'y en eut aucun capable de le diſtraire du ſouvenir de la petite laitiere ; & craignant que le ſecond jour elle ne lui échappât, comme elle avoit fait la veille, il fut le premier levé de la maiſon. Il avoit déjà fait plus de deux mille tours dans ſon appartement, quand on vint, ſuivant ſes ordres, l'avertir de ſon arrivée.

Il courut à l'office avec empreſſement, où il la trouva avec le maître d'hôtel, qui, pour obéir aux ordres de ſon jeune maître, l'amuſoit en comptant le plus lentement qu'il pouvoit les pieces qu'elle avoit apportées. Le marquis feignant de s'y rencontrer par hazard, fit l'étonné, & lui témoigna beaucoup de joie de la

voir, tandis que le maître d'hôtel, qui s'apperçut qu'il desiroit de rester seul avec elle, supposa une nécessité d'aller parler à madame la marquise. Mais cette jeune fille, qui avoit attention à ses mouvemens, lui voyant faire celui de sortir, voulut absolument le suivre, & M. d'Astrel fit de vains efforts pour l'arrêter. Elle s'en seroit allée malgré ses supplications, si mademoiselle de la Mothe n'eût passé dans ce moment auprès de l'office.

Le marquis voyant qu'il ne pouvoit la retenir que par le secours de la demoiselle de sa mere, l'appella. Elle entra, & saluant la belle villageoise, elle rallentit par sa présence le dessein qu'elle avoit de partir si promptement, & la fit consentir d'attendre que tout fût compté. Mais le marquis n'en fut pas plus avancé; car elle répondit peu de chose à tout ce qu'il lui dit d'obligeant, ne parlant que pour témoigner l'impatience où elle étoit de s'en aller, en laissant comprendre, sans équivoque, que les douceurs du marquis l'embarrassoient, & que loin de les trouver agréables, elles étoient infiniment à charge. Enfin, il se vit contraint de ne la pas retenir davantage, ayant beaucoup moins sujet d'être content de cette seconde entrevue, qu'il n'en avoit eu de la premiere.

Dans le chagrin que cet événement lui causoit, il en fit ses plaintes à Dupuy. Je ne sais ce que cela veut dire, lui dit-il; mais j'appré-

hende de perdre mon temps auprès de cette petite fille. Il eſt peu de femme à qui j'aie fait autant d'avances, ſans les trouver portées à m'écouter par goût ou par curioſité, & même elles ont ſouvent fait la moitié du chemin, tandis qu'une ſimple payſanne ſemble être au déſeſpoir de me voir.

Eh ! monſieur, diſoit Dupuy, ne voyez vous pas que c'eſt un manege, & qu'elle ſent qu'un peu de réſiſtance vous animera ? Vous ignorez que la difficulté eſt la rocambole de l'amour.

Dupuy avoit beau dire, le marquis ne trouvoit pas cette rocambole de ſon goût ; mais ſon valet de chambre lui tenoit des diſcours ſi flatteurs ſur l'impoſſibilité qu'il y avoit à ce qu'il fût malheureux en cette inclination, qu'il ſe laiſſa perſuader, & qu'il réſolut de perſiſter dans ſon deſſein, en continuant ſes empreſſemens auprès de l'aimable Flore ; car il avoit appris qu'elle ſe nommoit ainſi.

Il ne manqua pas à l'attendre & à l'entretenir pendant plus de quinze jours. Mais il lui fut impoſſible de la voir ſeule, ni de lui parler plus long-temps que les momens employés à vider les divers paniers qui étoient ſur ſa charrette ; à quoi elle aidoit avec une diligence qui réparoit la lenteur du maître d'hôtel & des officiers de cuiſine, paroiſſant plus embarraſſée que contente de l'affectation du marquis à ſe trouver ſi exactement à ſon arrivée ; & par ce moyen le ſé-

jour qu'elle faisoit en ce lieu, étoit si court, qu'elle s'épargnoit la peine de lui répondre. Cette persévérance continuelle à l'éviter déconcerta le marquis. Il s'en plaignit amérement à Dupuy, semblant avoir envie de se prendre à lui du peu de progrès qu'il faisoit auprès de Flore, & du dessein de lui plaire qu'il lui avoit inspiré, en le lui représentant aussi aisé à exécuter.

Ce garçon, qui n'avoit jamais vu son maître si chagrin, ni si vif, craignant de perdre sa confiance, s'il ne réussissoit pas, & regardant comme une affaire d'honneur le succès de celle-là, lui promit de lui faciliter un tête-à-tête avec Flore, & lui dit que ces sortes de personnes n'étant pas en droit d'exiger d'un homme comme lui les ménagemens qu'il devroit à une fille de qualité, il n'auroit qu'à lui faire ses propositions d'une façon assez pressante & assez insinuante, pour la déterminer, ne doutant point qu'elle n'en fût aussi éblouie que satisfaite; qu'à la vérité il avouoit que ce procédé n'étoit point conforme à la fine délicatesse; mais qu'il n'en étoit pas question en cette occasion, & qu'il devoit faire réflexion qu'il lui conviendroit peu d'enrichir le roman d'Astrée d'un volume nouveau: qu'au pis aller, si elle étoit assez sotte pour refuser sa fortune, ce seroit tanpis pour elle, puisqu'il seroit facile d'en trouver mille autres

qui la vaudroient, & qui ne seroient pas si difficiles.

Ce beau raisonnement ne faisoit pas le compte du marquis. Son cœur commençoit à s'intéresser à l'aventure, sans qu'il s'en apperçût. Il vouloit bien la trouver assez peu délicate & assez peu vertueuse pour souffrir qu'il fît de la dépense pour elle & pour recevoir ses présens ; mais il vouloit aussi lui plaire, & souhaitoit de ne pas devoir les faveurs qu'il en obtiendroit à sa seule libéralité : au contraire, il desiroit qu'elle ne reçût ses bienfaits que parce qu'ils partiroient d'une main chérie.

Cependant, cherchant à se consoler dans l'espérance d'en être aimé en secret, il se disoit, d'après Dupuy, que le peu d'empressement qu'elle lui témoignoit, venoit moins de ce qu'il ne lui plaisoit pas, que de sa timidité, qui faisoit qu'elle étoit effrayée, en se voyant cajolée par un homme comme lui, attribuant à cette raison le silence qu'elle gardoit.

Il crut donc que pour la déterminer & pour l'apprivoiser, il étoit temps de joindre aux agrémens de sa personne une preuve des avantages qu'elle pouvoit tirer de sa générosité.

La difficulté de l'entretenir assez long-temps pour lui bien expliquer l'excellence des vues qu'il avoit pour sa fortune, lui parut extrême ; car elle étoit devenue si farouche, qu'elle n'entroit plus dans-l'hôtel, & qu'après avoir frappé

à la porte, elle disoit au premier domestique qu'elle appercevoit, d'avertir à l'office que l'on vînt vider ses paniers pendant qu'elle iroit faire des emplettes; & quand elle ne trouvoit personne à qui parler, elle laissoit sa voiture en garde au Suisse, ne revenant que si long-temps après, qu'il auroit été impossible de dire que l'on n'avoit pas eu le temps de prendre sa marchandise; mais le brave Dupuy, fertile en expédiens, leva cette difficulté, en lui faisant dire par le Suisse, que mademoiselle de la Mothe l'attendoit dans l'orangerie, ayant des ordres à lui donner pour des fleurs dont elle vouloit faire un bouquet pour madame la marquise, dont la fête arrivoit le lendemain.

Flore, à qui tout étoit devenu suspect, balança si elle iroit; mais comme ce lieu étoit éloigné de l'appartement du marquis; qu'un laquais avoit dit à son camarade, sans paroître songer à elle, que son maître étoit rentré à six heures, & qu'il y en avoit à peine une qu'il étoit couché; ce discours, qui ne sembloit avoir été fait qu'au hasard, faisant son effet, l'obligea d'entrer avec confiance où elle croyoit trouver la demoiselle, & où elle fut fort surprise de ne rencontrer que le marquis, que l'on venoit de dire qui étoit couché, sans y voir celle qu'elle cherchoit.

Elle fit un cri en l'appercevant, & voulut sortir; mais il la retint, & la pria de l'écouter.

A quoi cette jeune perſonne ne pouvant conſentir, eut cependant la prudence de diſſimuler une partie de la terreur que lui cauſoit cette aventure.

Que me voulez-vous, monſieur, lui dit-elle ? que prétendez-vous que je vous réponde ? & en quel lieu m'attirez-vous pour me parler ? je ne puis vous écouter, tant que je ſerai en cet endroit. Si quelqu'un m'y voyoit ſeule avec vous, je ſerois perdue. Laiſſez-moi ſortir, ajouta-t-elle, & quand je ſerai dans le jardin, où nous ſerons à la vue de tout le monde, comme le haſard peut m'y avoir fait rencontrer avec vous, je vous écouterai à votre aiſe.

D'Aſtrel voulut envain la raſſurer, & fermer la porte pour empêcher, diſoit-il, que perſonne ne la vît ; mais elle s'y oppoſa fortement, & lui déclara que s'il perſiſtoit en cette intention, elle alloit faire des cris qui feroient venir toute la maiſon à ſon ſecours.

Cette menace eut un plein ſuccès : le marquis en fut effrayé, parce que l'appartement de ſa mere étoit tout proche, & il n'avoit point envie qu'elle fût ce beau projet. Il ceſſa de la retenir, & l'aſſura qu'elle n'avoit rien à craindre, puiſqu'en l'attirant en ce lieu, il n'avoit eu d'autre intention que de lui dire deux mots à ſon avantage, & que ſon unique deſſein avoit été de lui apprendre qu'il l'aimoit à l'adoration, & qu'il avoit réſolu de la rendre heureuſe, en la tirant

de la misérable situation où elle étoit ; que pour lui prouver la sincérité de sa tendresse, il la vouloit mettre dans un bel appartement, lui donner des meubles, des bijoux, des domestiques & des habits à son choix, avec un beau carrosse. Et pour preuve que je vous parle de bonne foi, ajoutat-t-il en tirant sa bourse, prenez ceci en attendant, pour arrhes de mes bons desseins. Il n'y a que cent louis ; mais je vous promets en honnête homme de ne me pas borner à si peu de chose, & d'exécuter exactement la parole que je vous donne.

Quoique la jeune Flore ne l'interrompît point, elle ne l'en écoutoit pas plus attentivement, étant uniquement occupée du moyen de lui échapper ; mais voyant qu'il ne lui seroit pas facile de sortir de l'orangerie sans faire un bruit qu'elle desiroit d'éviter, ignorant que le marquis ne l'appréhendoit pas moins qu'elle-même, elle prit le parti de dissimuler ; & sans témoigner que foiblement son inquiétude, elle refusa cet argent, en lui disant, qu'elle étoit moins intéressée qu'il ne le croyoit, & qu'elle ne lui demandoit rien autre chose que de lui permettre de passer dans le jardin, où ils pourroient parler aussi commodément, & où elle seroit moins alarmée. Il voulut en vain la retenir, l'obliger au moins à recevoir sa bourse ; il ne put obtenir ni l'une ni l'autre de ses demandes. Elle gagna enfin la porte ; & à peine fut elle dehors, qu'elle

s'enfuit avec tant de précipitation, qu'elle tomba au pied de la terraſſe qu'il falloit paſſer pour arriver à la cour.

Mademoiſelle de la Mothe parut en ce moment, & courut lui aider à ſe relever; elle s'étoit fait un peu de mal à une jambe; malgré cela elle vouloit partir ſans s'arrêter pour y mettre du remede, étant ſi en colere, qu'elle fuyoit également tout le monde; mais cette perſonne lui fit tant d'honnêteté, lui jura d'un air ſi ſincere qu'elle n'avoit nulle part à la ſupercherie qu'on lui avoit faite, qu'enfin Flore s'adoucit, & reſta un moment avec elle. Pendant qu'elle lui demandoit des fleurs dont elle avoit véritablement affaire, Flore lui répondit qu'elle pouvoit compter qu'elle en auroit, mais que ce ſeroit ſa mere qui les lui apporteroit, parce qu'elle ne vouloit jamais remettre le pied dans une maiſon où il n'y avoit pour elle ni repos ni ſûreté.

Mademoiſelle de la Mothe ne pouvoit blâmer ſa colere: elle étoit véritablement innocente de cette aventure, & trop honnête fille pour y donner un lâche applaudiſſement: elle avoit dit la veille qu'elle vouloit parler à Flore pour le bouquet de madame la marquiſe, & avoit donné ordre qu'on l'avertît quand elle viendroit. Ce fut ſur ce plan que le maître d'hôtel & les autres domeſtiques moins ſcrupuleux, avoient

projeté la supercherie qu'ils vouloient faire en faveur de leur jeune maître.

Mademoiselle de la Mothe avoit bien eu la complaisance pour le marquis de retarder le départ de Flore la premiere fois qu'il la vit, parce qu'elle ne pensoit pas qu'il y eût aucune conséquence à lui donner cette petite satisfaction ; mais ce n'étoit qu'en ignorant des desseins criminels, qui se manifestoient trop alors pour qu'elle les pût méconnoître. Elle avoit de la vertu, & digne de l'amitié & de la confiance de la marquise ; elle se proposa de faire une vive réprimande au jeune homme, de même qu'à tous ceux qui trempoient dans le complot, rassurant le plus qu'elle put la villageoise : elle lui promit qu'elle n'auroit plus sujet de se plaindre de la sorte, en lui apprenant que le marquis devoit partir le même jour pour aller en Champagne voir le commandeur d'Astrel, son oncle, d'où il ne devoit revenir de quinze jours ; & elle lui dit qu'elle pouvoit apporter les fleurs sans crainte de le rencontrer.

Cependant Dupuy avoit toutes les peines imaginables à consoler son maître : il étoit étonné qu'après tant d'expérience du pouvoir de l'argent & des graces du marquis, l'un & l'autre échouassent auprès d'une petite payfanne, & il se flattoit que s'il parvenoit à lui parler, il la convaincroit de ses avantages ; mais pour y réussir, il auroit fallu l'entretenir à son aise,

& il ne devoit pas espérer de l'engager à l'écouter dans l'hôtel, où tout étoit devenu suspect à cette belle.

Songeant donc à l'attirer dans une maison étrangere, il gagna la femme de charge, qui, étant fort intéressée, ne put résister à l'appas de quelques louis, & aux promesses qu'il lui fit de la part de son maître d'en recevoir de plus gros présens.

Elle achetoit souvent des fleurs, & n'avoit point eu de part à la trahison qui venoit d'être faite à Flore, n'y ayant point paru. Cette jeune fille n'avoit nul sujet de s'en défier, & ne crut d'aucune conséquence de lui promettre d'aller avec elle au baptême de l'enfant d'une de ses amies, qui devoit se faire à la barriere de Charonne : elle disoit qu'elle seroit la marreine. Il lui fut d'autant plus aisé de la faire consentir à cette partie, qu'ayant apporté les fleurs à mademoiselle de la Mothe, elle n'avoit vu ni le marquis, ni ses gens, & qu'elle le croyoit parti, comme en effet il l'avoit feint pour tromper la demoiselle de sa mere, appréhendant qu'elle ne l'avertît de ce qui s'étoit passé, s'il s'obstinoit à inquiéter la jardiniere : il est vrai que pour avoir la commodité de revenir, sans qu'il y parût d'affectation, il ne dit point qu'il alloit chez le commandeur, mais à une partie de campagne, qui ne dureroit que vingt-quatre heures au plus, & qui ne suspendroit que d'un jour son autre voyage.

Flore ayant ainſi donné dans le piege que la femme de charge & Dupuy lui tendoient, fut ravie de cette occaſion de ſe divertir, la regardant ſans conſéquence; ce qui fit qu'elle s'en alla, après lui avoir donné ſa parole de ſe trouver le lendemain matin dans la maiſon de l'accouchée, qu'elle lui avoit indiquée, & où elles devoient déjeûner avant que d'aller à l'égliſe.

Tout étant ainſi diſpoſé, Dupuy, qui n'avoit point changé de ſentiment ſur le déſintéreſſement de la payſanne, & qui ne doutoit point que ce refus ne fût un ſtratageme pour s'attirer de plus grandes libéralités, jugea que ſi on trouvoit le moyen de lui faire accepter les cent louis, en lui donnant des eſpérances encore plus fortes, elle ſeroit contente; & pour en faire l'épreuve, il fit cacher cet argent au fond d'un de ſes pots au lait, parmi quelques bagatelles qu'elle avoit achetées pour remporter chez elle. Il penſoit que ſi elle le gardoit, comme il s'en flattoit, ce ſeroit un acheminement à ce qu'il deſiroit; mais, au contraire, que ſi elle s'obſtinoit à vouloir le rendre, il faudroit qu'elle vît le marquis, & que peut-être ce dernier entretien produiroit un meilleur effet que les précédens.

Il eſpéroit encore que ſi la mere voyoit cette ſomme, elle ſeroit moins ſcrupuleuſe que ſa fille, & qu'une telle libéralité lui feroit ouvrir les yeux ſur l'avantage qu'elle y trouveroit; enfin,

enfin, que de quelque façon que les choſes tournaſſent, elles ne pourroient être que favorables à ſon maître.

Tandis que Dupuy employoit tous les reſſorts de ſon eſprit à méditer ces beaux projets, Flore s'en alloit ſans rien ſoupçonner, & ſans ſe douter du tréſor qu'elle emportoit, fort convaincue que le marquis avoit renoncé au deſſein de la tourmenter, & qu'il ne penſoit plus à elle.

Etant rendue chez elle, & ſe trouvant fatiguée, elle laiſſa le ſoin à ſa mere & à la vieille Nicole, leur ſervante, de débarraſſer ſa voiture. Cette premiere ayant voulu vider ce qui étoit dans le pot au lait, fut extrêmement ſurpriſe d'y trouver la bourſe du marquis; elle la montra à ſa fille, qui la reconnut à l'inſtant, & qui ne fut pas moins étonnée, après s'être flattée que c'étoit une affaire finie.

Elle lui avoua toute l'hiſtoire, en diſant qu'elle n'avoit oſé lui en parler de peur de lui faire de la peine, croyant avoir répondu aux perſécutions de M. d'Aſtrel, d'une façon ſuffiſante pour les faire ceſſer, ſans lui en donner l'inquiétude, regardant comme une néceſſité preſque indiſpenſable qu'elle continuât à porter leurs denrées à l'hôtel d'Aſtrel, tant que la maladie de Nicole dureroit. Cette domeſtique s'étoit bleſſée à une épaule, en voulant porter dans le jardin une charge trop lourde, & depuis trois ſemaines qu'elle n'avoit pu aller à Paris, Flore

avoit été contrainte de marcher à sa place.

Cette mere, nommée madame Maronville, fut si touchée du récit de sa fille, qu'elle ne put retenir ses larmes, en pensant aux affronts où la mauvaise fortune exposoit les personnes les plus vertueuses, en rendant toute fois assez de justice à la jeune personne, pour être persuadée qu'elle ne s'étoit pas attirée cette insulte par sa mauvaise conduite.

La pauvre Nicole, aussi mortifiée que la mere & la fille, les consoloit de son mieux, en leur disant que cela n'arriveroit plus, puisqu'avant le retour du marquis elle seroit guérie & en état d'aller à Paris, pour épargner à Flore la peine de *fréquenter* plus long-temps cette dangereuse maison; mais elle ajouta, qu'il étoit pourtant nécessaire qu'elle y fût encore quelques jours, afin de ne point perdre cette *chalandise*, où, en prenant généralement toute leur marchandise, on les délivroit de l'embarras & de la fatigue de les crier par les rues; qu'il étoit vraisemblable que cet argent étant mis dans ses pots, le dernier ordre que le marquis avoit donné en partant, seroit aussi la derniere persécution que Flore recevroit pendant son absence.

La nécessité de suivre l'avis de Nicole dans la saison de l'année qui produisoit le plus, & où chaque denrée veut être consommée aussi-tôt que cueillie, contraignit madame Maronville à consentir à cet arrangement; mais quand sa fille

lui eut appris quelle avoit promis à Marie-Anne, la femme de charge, de faire une promenade le lendemain avec elle, quoiqu'elle lui expliquât bien clairement que ce ne seroit pas à l'hôtel, mais dans une maison particuliere, qui en étoit fort éloignée, cette femme, qui avoit de l'esprit, & beaucoup plus d'usage du monde que sa condition ne sembloit en annoncer, envisageant en cette partie un mystere qui étoit échappé à la pénétration de Flore, & le joignant à l'incident de la bourse, elle fit, sur le hasard de ce prétendu baptême, des réflexions qui ne s'étoient point présentées à cette jeune personne; ne doutant pas que ce ne fût une partie préméditée, elle résolut de ne lui en point laisser courir les risques.

Flore n'étoit pas fille unique; madame Maronville avoit encore un fils de vingt ans, à qui la nature, plus favorable que la fortune, avoit donné toutes les perfections qui dépendoient d'elle; sa mere ayant cultivé les heureuses dispositions de son cœur, la bassesse de leur état n'influoit point sur ses sentimens. Il n'en avoit que de nobles, & il ne put apprendre sans courroux les efforts que l'on faisoit pour séduire sa sœur. Ayant sur cette partie les mêmes pensées que sa mere, non-seulement il la supplia d'empêcher Flore de jamais retourner dans un endroit si pernicieux, mais encore de ne pas permettre qu'elle conservât aucun commerce avec des do-

mestiques, qui sans doute étoient tous corrompus, & qui ne se feroient point un scrupule de la sacrifier aux desirs de leur maître; ajoutant, avec émotion, que tout la devoit porter à suivre ses avis, parce qu'outre le danger évident qu'elle pouvoit envisager pour sa fille, il y en avoit pour lui d'une autre espece; jurant que si on faisoit quelque insulte à sa sœur, rien ne seroit capable de l'empêcher d'aller poignarder le marquis, fût-il environné d'une armée.

Madame Maronville, blâmant l'emportement de son fils, sans pouvoir blâmer sa crainte, lui avoua que ses idées étoient conformes aux siennes, & l'assura que Flore n'iroit point à ce baptême, vrai ou supposé. Elle n'eut pas de peine à faire consentir sa fille à ne s'y pas trouver: elle frémit du danger où sa simplicité avoit pensé la précipiter. Maronville, dont la fureur augmentoit avec les réflexions, dit qu'il iroit à sa place; qu'il meneroit un commissaire rendre visite à cette digne accouchée; enfin qu'il demanderoit une justice publique de cet infame attentat. Mais sa mere moins jeune, moins violente & plus prudente, calma sa pétulance: elle le retint, en disant qu'elle-même iroit, qu'elle y reporteroit la bourse avec moins d'éclat, étant presque sûre d'y trouver le marquis, & se proposant de l'engager, par l'inutilité de ses démarches, à cesser d'en faire, sans l'exposer à l'affront de le compromettre avec la police. Ces

ménagemens étoient peu du goût de Maronville ; mais y voyant sa mere absolument déterminée, il fut contraint de céder. Elle partit le lendemain à l'heure marquée, arrivant précisément au lieu du rendez-vous sur les sept heures du matin, suivant la promesse de sa fille. Elle n'eut aucune peine à trouver la maison, sur les enseignes que l'on en avoit données par écrit à Flore.

Le conseil assemblé contre la petite personne, étoit convenu en l'attendant, que pour ne la pas effrayer, le marquis ne paroîtroit que vers le milieu du déjeûner, qui devoit être délicat, où l'on auroit soin d'avoir sur-tout des liqueurs fines, & les plus promptes à monter à la tête. On convint aussi que si elle demandoit à voir l'accouchée ou l'enfant, on diroit que la mere dormoit avec son poupard, & qu'on ne pouvoit pas entrer si-tôt dans sa chambre.

Madame Maronville étant arrivée, entre deux paniers, sur un petit cheval, dans un lieu où on ne l'attendoit pas, & où on la desiroit encore moins, ne trouva que Dupuy & la femme de charge. Ils n'avoient pas compté sur elle ; mais comme ils espéroient voir arriver Flore, ils la prirent pour sa fille en la voyant venir de loin : le couvert étant mis d'avance, on servit le déjeûner dès qu'elle parut, & ils coururent avec empressement au devant d'elle.

Comme madame Maronville avoit sa coëffe

sur les yeux, & qu'elle avoit affecté de s'habiller à peu près comme Flore, Dupuy & Marie-Anne ne s'apperçurent de leur mépriſe que quand elle fut à terre, où ils lui aiderent à deſcendre.

Jamais la tête de Méduſe n'eût pu produire un effet plus prompt. Ces deux perſonnes reſterent immobiles, en voyant la mere où elles eſpéroient trouver la fille, & ne ſavoient que lui dire. Mais ſans leur faire connoître qu'elle voyoit leur embarras, elle leur dit que Flore s'étant trouvée incommodée, & ſachant qu'elle s'étoit engagée d'accompagner mademoiſelle Marie-Anne à un baptême, elle étoit venue à ſa place pour avoir cet honneur.

Marie-Anne ne ſavoit que répondre à ce compliment, & ſon air interdit auroit ſuffi pour convaincre madame Maronville de la vérité de ſes ſoupçons, s'il lui en eût encore reſté. Mais Dupuy, que ſon ſexe rendoit plus hardi, ainſi que l'habitude qu'il avoit aux intrigues, ſe remit plus facilement. Il la remercia d'un air ſatisfait de la voir; mais il lui dit, que l'enfant s'étoit trouvé ſi mal la veille, que l'on n'avoit eu que le temps de le baptiſer ſans cérémonie, étant mort une heure après, & que la mere étoit fort mal auſſi, ne pouvant voir perſonne. Il ajouta, que ce contretemps avoit ſi fort occupé tous ceux de la maiſon, qu'ils n'avoient pas ſongé à le leur envoyer dire: c'eſt pourquoi, continua-t-il, nous, qui l'ignorions, ſommes venus ſans ſavoir

cet accident ; & le déjeûné que j'avois commandé pour toute la compagnie étant arrivé, nous le mangerons à nous trois ; il ne nous en coûtera rien de plus, puisqu'il est payé.

Il lui dit encore, en affectant un air galant, où la contrainte paroissoit malgré son adresse, qu'il étoit fort touché du mal de mademoiselle Flore, mais qu'il s'en consoloit plus facilement, puisqu'il avoit l'honneur de la voir & de faire connoissance avec elle. Après quoi, étant sorti sous un léger prétexte, il fut instruire son maître de ce fâcheux contretemps.

Le marquis en fut au désespoir ; mais son valet de chambre, qui savoit tourner tout à son avantage, lui représenta d'un ton joyeux, que loin de s'affliger, il avoit tout le sujet de se réjouir de l'amitié de cette femme, qui, sans doute éblouie par l'espoir d'un gros profit, n'étoit venue que pour faire ses conditions.

Ce préjugé, que Dupuy faisoit passer pour une certitude, rendit la bonne humeur à son maître. Il l'envoya se remettre à table, & parut un moment après, feignant, en arrivant de campagne, d'être entré par cas fortuit chez ces gens, que l'on disoit être des palfreniers de la marquise.

Il parut fort content d'être venu en cette occasion, & dit en riant, qu'il n'étoit point d'heure plus commode pour arriver que celle d'un bon repas ; ajoutant qu'il mangeroit un morceau

avec Marie-Anne & ſa compagnie ; mais ne voulant troubler perſonne, il ordonna à Dupuy de ſe raſſeoir, n'étant pas juſte, diſoit-il, de mettre hors du logis *l'Amphitrion où l'on dine.*

Il fut pendant tout le repas d'auſſi bonne humeur & auſſi familier que s'il eût été avec ſes égaux. Il fit ſur-tout cent politeſſes à madame Maronville, qu'il ſe fit nommer, feignant de ne pas la connoître ; il la ſervoit avec empreſſement, en la félicitant d'avoir une fille ſi aimable : enſuite, lui parlant d'elle-même, il lui dit des douceurs ſur ſa beauté & ſur ſon air gracieux, qui, diſoit-il, ſentoit ſa perſonne de qualité.

Ces louanges n'étoient preſque pas déplacées ; car, en effet, Flore n'avoit d'avantage ſur ſa mere que celui de la jeuneſſe.

La maniere dont cette femme écoutoit toutes les galanteries du marquis, ſembloit lui donner à entendre qu'elle attendoit quelque choſe de plus. Il s'en apperçut, & en tira un bon augure. Pour commencer à lui parler de Flore, il lui demanda comment, étant à la campagne, & avec auſſi peu de moyens que ſa profeſſion en annonçoit, elle avoit pu faire apprendre la muſique à ſa fille dans la perfection où elle la ſavoit, ſur-tout l'accompagnement, qui n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, ni un exercice de village.

Madame Maronville lui répondit qu'elle ne

vendoit pas du lait & des légumes lorſque Flore étoit née ; que ſon pere avoit eu du bien ; mais qu'ayant été ruiné par un fatal événement, & étant mort preſqu'auſſi-tôt après ces pertes, elle s'étoit trouvée trop heureuſe d'être recherchée par un homme de campagne, qui lui avoit aidé à acheter un petit aſyle, où elle vivoit avec ſes deux enfans & une vieille ſervante ; que ſon homme étant mort, & cette domeſtique ayant tombé malade depuis quelques ſemaines, elle s'étoit vue obligée d'envoyer Flore porter à l'hôtel les produits de ſon jardin que ſon fils cultivoit, & celui de ſes vaches dont elles avoient ſoin ; que c'étoit en quoi conſiſtoit ſon revenu, qui n'étoit pas ſuffiſant pour faire une figure fort éclatante, mais aſſez conſidérable pour les entretenir tous trois honnêtement dans l'état borné où il avoit plu au ciel de les mettre.

A ce détail, qui ſembloit fait exprès pour donner au marquis le moyen de s'expliquer, Dupuy ſe félicita d'avoir deviné les ſentimens de cette femme, & le marquis ayant eu la même penſée, ſaiſit l'occaſion pour lui dire obligeamment qu'elle méritoit un autre ſort, qu'il ne tiendroit qu'à elle d'en changer. Alors voyant qu'elle l'écoutoit ſans témoigner avoir deſſein de l'interrompre, il continua à lui faire les mêmes offres qu'il avoit faites à ſa fille, lui expliquant, de la façon la plus avantageuſe & la moins effarouchante qu'il pût imaginer, les

vues & les desseins qu'il avoit pour Flore. Quoique les regards fixes qu'elle jettoit sur lui le déconcertassent quelquefois, cependant il continuoit, parce qu'elle sembloit l'écouter attentivement, & même réfléchir à ce qu'il disoit.

Cette apparence lui persuadant qu'elle approuvoit son projet, l'enhardit à lui répéter les avantages qu'elles trouveroient l'une & l'autre dans l'amitié & la protection d'un homme comme lui, qui les alloit faire passer de la misère à une extrême opulence.

Après avoir redit à son aise plusieurs fois la même chose, il attendoit une réponse; & commençant à s'impatienter du silence qu'elle gardoit, il cessa de parler, la regardant à son tour sans rien dire.

Pendant cette scene muette, Dupuy s'imaginant que sa présence empêchoit cette femme de s'expliquer, suivit Marie-Anne, qui, dès le commencement du discours du marquis, étoit sortie de table sous quelque prétexte. Ils restèrent seuls, sans que madame Maronville en témoignât plus de joie ou d'embarras. Mais enfin son silence ayant assez duré pour donner au marquis le temps de se désabuser sur la facilité dont il l'avoit cru capable, elle cessa de se taire, & prenant la parole : ne croyez pas, monsieur le marquis, lui dit-elle, que j'aie perdu un mot de tout ce que vous avez bien voulu me dire. Je ne vous dirai point que c'est

la surprise qui m'a empêché de répondre ; car je vous avoue que je m'attendois à peu près à ce que vous m'avez fait entendre, & que j'étois persuadée que je vous trouverois ici ; mais j'ai cru devoir ne vous point interrompre pour vous donner le temps d'expliquer vos intentions sans nul détour, afin de pouvoir de même vous faire entendre les miennes.

Vous n'avez, je crois, ajouta-t-elle, rien de plus à me dire, & je puis à présent vous répondre. Non, dit le marquis, un peu ému, & j'espere en avoir assez dit pour vous convaincre des intentions favorables que j'ai pour vous. Eh bien, je commencerai donc, poursuivit-elle, par convenir qu'il y a quelque chose de naturel dans votre façon de penser. Je ne trouve pas étrange que vous vouliez faire de Flore une fille entretenue : la dépravation des mœurs fait que le même honneur qui oblige les femmes à la vertu, porte votre sexe à en manquer avec scandale, sans que la réputation des hommes en soit tachée ; ainsi n'étant point en situation de corriger cette affreuse licence, je ne prendrai point la peine inutile de la combattre par une morale déplacée : au contraire, suivant ce principe, quoique je sois mere, je ne me piquerai point d'une modestie qui ne seroit pas moins hors de sa place, & je conviendrai naturellement que vous ne pourriez trouver une personne qui valût mieux la peine de vous amuser.

Les intentions que vous m'avez témoignées, ne m'obligent pas à en avoir moins d'estime pour vous, qui, entraîné par la contagion de l'exemple, ne faites rien en cette occasion que ce que tout autre feroit à votre place & à votre âge : ce n'est point non plus pour vous faire des remontrances, qui seroient à contretemps, n'ayant aucune autorité sur vous, ni pour vous offrir des conseils que l'usage du monde & ma condition rendroient inutiles, que je suis venue ici, & je ne vous ai donné le loisir de me déclarer vos prétentions, que pour vous avertir, avec sincérité, que vous perdiez votre temps auprès de ma fille, & pour vous protester qu'elle n'est pas plus tentée que moi de profiter de ce que vous nommez vos bonnes intentions. Nous n'avons rien à souhaiter dans l'état borné où nous sommes : la façon dont elle a répondu à l'éducation que je lui ai donnée, me fait connoître, avec satisfaction, qu'elle préféreroit le cercueil au déshonorant honneur que vous croyez lui faire. Quand à moi, qui l'aime si tendrement, que je donnerois mes jours pour conserver les siens, je vous jure que je ne balancerois point à consentir à sa mort, plutôt que de la voir profiter d'une fortune aussi indigne que celle que vous lui offrez.

Croyez-moi, monsieur le marquis, ajouta affectueusement madame Masonville, profitez de mon avis, & sans vous amuser à tenter une chose impossible, adressez-vous à des cœurs moins

moins nobles & de meilleure compoſition, vous en trouverez aſſez ; mais laiſſez en repos d'honnêtes perſonnes, qui ne demandent de vous que la grace d'en être oubliées.

J'ajouterai, dit-elle encore, qu'en vous déclarant mes ſentimens, je vous annonce auſſi ceux de Flore. C'eſt de ſa part que je vous rapporte la bourſe que vous lui avez offerte dans votre orangerie, & qu'elle trouva hier dans ſon pot au lait. Nous vous en rendons grace; car, ſans cette imprudence, qui nous a fait ouvrir les yeux, elle ſeroit venue aujourd'hui pour accomplir la promeſſe qu'elle avoit faite à mademoiſelle Marie-Anne, étant perſuadée que vous étiez abſent, & que vous n'aviez fait les premieres démarches qui l'avoient allarmée, que comme un jeune ſeigneur qui veut ſe réjouir à inquiéter un petite fille de campagne, ſans avoir le deſſein de pouſſer les choſes à l'extrêmité, ne pouvant croire qu'une fille qui a l'honneur d'appartenir à madame la marquiſe d'Aſtrel, pût avoir l'ame aſſez baſſe & aſſez noire pour ſe prêter à cet infame myſtere.

En finiſſant ce diſcours, elle ſe leva, poſa la bourſe ſur la table, & ſortit en le ſaluant d'un air ſi fier & ſi grave, qu'il n'oſa lui répondre, ni la retenir ; & rencontrant Marie-Anne & Dupuy qui rentroient, elle jetta ſur eux un coup-d'œil d'indigation qui leur fit baiſſer les yeux avec la derniere confuſion. Ce trait leur

fit connoître, que loin que le marché fût conclu, comme ils l'avoient jugé à la tranquillité dont ils entendoient parler de la chambre prochaine, sans distinguer les paroles, qu'au contraire rien n'étoit plus éloigné.

Malgré l'étonnement & le chagrin de monsieur d'Astrel, il crut indigne de lui de reprendre cette fatale bourse, & il courut à la fenêtre la jetter dans un des paniers du cheval de madame Maronville; mais quoiqu'il eût fait cette action avant qu'elle fût dehors, & qu'elle ne l'eût pas vue tomber, soit par hasard, ou qu'elle s'en doutât, elle chercha dans la paille; & l'ayant trouvée, pour ne pas perdre de temps à la reporter, elle la jetta dans la cave par le soupirail, s'éloignant à la hâte de ce lieu.

Ce fut alors que le marquis demeura immobile. Un désintéressement si rare, sur-tout en une personne de cette condition, le désespéroit. Le fameux Dupuy ne savoit lui-même où il en étoit; mais quoique cette fermeté rallentît son espoir, il ne laissa pas d'en vouloir donner à son maître plus qu'il n'en conservoit lui-même.

Voulant le flatter, il essaya à lui persuader que ce n'étoit qu'un tour d'habile femme, ce refus étant, disoit-il, une adresse pour faire mieux valoir les complaisances qu'elle auroit par la suite. Mais les diverses espérances dont il l'avoit déjà leurré & qui avoient toujours été confondues, rendoient le marquis un peu incré-

dule. Cependant il lui promit d'un ton si affirmatif qu'il travailleroit avec tant d'adresse, qu'il feroit réussir leur dessein, que son maître, se laissant encore flatter du succès qu'il desiroit si ardemment, s'appaisa par ces promesses.

Dupuy, qui savoit que madame Maronville demeuroit près de Vincennes, y fut : il n'eut pas de peine à se rendre à sa petite maison. Il la trouva simple, mais propre & rangée ; il entra dans une petite salle basse carrelée, où étoient la mere & sa servante, occupées à mettre en ordre les crêmes qui devoient être portées le lendemain à Paris.

Les deux enfans de madame Maronville apportoient les fruits & les légumes dans des corbeilles, tandis qu'elle les arrangeoit. La présence de Dupuy les surprit, & Maronville, à qui il étoit inconnu, lui demanda ce qu'il vouloit.

Quoique ce jeune homme lui eût fait cette question d'un air assez doux, il n'osa lui dire le sujet de son ambassade, & prétexta sa visite de quelque chose dont il supposoit que le maître d'hôtel l'avoit chargé. Mais comme il eut sa réponse en bref, voyant que la conversation ne pouvoit être prolongée avec des personnes si laconiques, il fut obligé de prier madame Maronville de passer dans le jardin, ayant un mot à lui dire en particulier. Elle le suivit sans lui répondre, mais avec un air qui lui fit presque désespérer de tirer aucun fruit de son voyage.

Cependant réſolu à tenter tous les moyens ; il s'encouragea ; & ſe voyant ſeul avec elle, il lui parla de l'aventure du matin, en lui peignant l'amour extrême que ſon maître avoit pour la charmante Flore, lui repréſentant avec tout le pathétique dont il étoit capable, le tort qu'elle feroit à ſes enfans, ſi elle perſiſtoit à refuſer les bienfaits d'un jeune ſeigneur auſſi généreux, & qui avoit des intentions ſi favorables pour leur avancement. Je ſais, continua-t-il, que vous pouvez m'objecter que cette faveur, dont je vous vante les agrémens, peut ceſſer auſſi-tôt que ſon amour ſera ſatisfait, & qu'une telle fortune auroit trop peu duré pour être fort avantageuſe ; mais il ſeroit facile de vous l'aſſurer pour long-temps ; premiérement, en recevant manuellement mille louis, & la bourſe que vous avez refuſée. J'ai ordre de vous prier de permettre que je les apporte demain au matin ici, en prenant votre moment pour vous faire ſigner l'acquiſition d'une maiſon qui ſera payée quarante mille livres comptant, que vous choiſirez en quel quartier de Paris il vous plaira : elle ſera meublée à proportion, & mon maître ne demande à être reçu chez vous comme ami, que quand vous aurez fait une expérience certaine qu'il en mérite le nom.

Enfin, pour terminer, au lieu de laiſſer votre fils au triſte métier de laboureur, je vous offre, de la part de mon maître, une protection aſſez

puiſſante pour le faire parvenir à tout ce qu'il voudra entreprendre..... Allons, madame Maronville, rendez-vous à tant davantages, dit-il, en lui tendant la main d'un air aiſé, & ne ſacrifiez pas votre vrai bonheur à une chimere, qui n'eſt non plus d'uſage à préſent que les *pourpoints du roi Guillemot*.

Quoique le ſang froid dont madame Maronville avoit écouté le marquis le matin, n'eût pas produit un grand effet, Dupuy ſe laiſſa encore abuſer aux apparences de celui qu'elle faiſoit paroître, & il fut entierement convaincu du ſuccès de ſa harangue par ſa réponſe, qui fut ſans aigreur.

Elle lui dit tranquillement, que le parti qu'il lui propoſoit, intéreſſant encore plus ſes enfans qu'elle-même, il ne lui convenoit pas de décider ſur un tel ſujet, ſans ſavoir leur intention; qu'il falloit les conſulter, & qu'elle les aimoit trop pour s'oppoſer à ce qui pouvoit leur être avantageux, & à ce qu'ils auroient déterminé. A ces mots elle les appella.

Je jardin n'étoit pas aſſez vaſte pour qu'elle eût de la peine à ſe faire entendre. Ils vinrent à ſa voix. Madame Maronville ayant engagé Dupuy à répéter les mêmes propoſitions, qu'il aſſaiſonna de tout ce qui pouvoit les rendre brillantes, leur mere y ajouta qu'elle ne les contraignoit point; qu'ils pouvoient expliquer libre-

ment leurs sentimens, & être certains qu'elle s'y conformeroit avec plaisir.

Flore parlant la premiere, dit à sa mere d'une voix modeste, accompagnée d'un regard où on voyoit la contrainte qu'elle se faisoit pour ne pas pleurer, qu'elle n'avoit jamais eu que des sujets de se louer de ses bontés ; mais qu'en cette occasion elle ne pouvoit s'empêcher de se plaindre de ce qu'elle s'en relachoit en l'exposant au désagrément d'entendre des propositions si indignes ; ajoutant qu'elle s'étoit flattée d'en être assez connue, pour qu'elle eût pu répondre à un aussi insolent propos, sans avoir besoin de la consulter, devant rendre assez de justice à sa fille pour ne la pas croire capable de se démentir de l'éducation qu'elle lui avoit donnée.... Ses larmes retenues jusques-là avec peine, s'échappant alors, l'empêcherent d'en dire davantage.

Madame Maronville l'embrassa ; & regardant Dupuy en souriant, elle dit doucement à Flore, qu'elle n'avoit pas douté de ses sentimens, mais qu'elle avoit été bien-aise de les lui faire expliquer sans l'avoir prévenue, afin de ne pas laisser croire qu'elle n'étoit vertueuse que par contrainte.

Cependant le jeune Maronville n'attendit pas que sa mere lui ordonnât de parler à son tour ; & prenant la parole avec une vivacité qui approchoit fort de l'emportement : vas, infame

trafiqueur, dit-il à Dupuy, vas chercher des malheureuses dignes de tes conseils & de tes offres; laisses en paix une fille de vertu, & rends graces à la présence de ma mere; le respect que j'ai pour elle retient mon courroux: sois sûr que sans cela je te payerois de tes peines d'une façon dont tu ne perdrois jamais le souvenir. Mais, ajouta-t-il, en élevant la voix, n'abuse pas de ma patience, retire-toi promptement; pour prix de tes conseils, profite du mien & n'y reviens pas; car si je te revois ici, je jure qu'il n'y a point de considérations capables de m'empêcher de te punir de l'outrage que tu nous fais.

Si le tonnerre fût tombé aux pieds de Dupuy, il ne seroit pas resté plus épouvanté: il auroit voulu répliquer; mais la fureur qui paroissoit dans les yeux du jeune homme, lui interdisoit la parole, d'autant qu'il tenoit à la main un outil de jardin dont il gesticuloit d'une façon qui n'aidoit pas à rassurer M. l'ambassadeur, qui, sans perdre plus de temps à des discours qui pouvoient lui devenir funestes, crut que le meilleur parti seroit de se retirer & de prendre le chemin de la porte, que Maronville lui montroit avec sa bêche. Quoique l'espace en fût court, & que la mere, pour le garantir des vivacités de son fils, eût jugé à propos de l'accompagner, le chemin lui parut fort long, & il fut extrêmement soulagé en se

voyant hors de cette maiſon ſans accident.

Il regagna Paris, fort conſterné & fort en peine de ce qu'il diroit au marquis ; car il n'y avoit plus moyen de traiter cette réſiſtance de feinte. Il balançoit s'il ſe rendroit auprès de lui ; mais il n'eut pas long-temps à délibérer ; car il le trouva à la porte Saint-Antoine, ſon impatience l'ayant amené au-devant de lui avec autant d'empreſſement à le revoir, que lui en avoit peu de le rencontrer. Il ſe contraignit pourtant ; & cachant ſon chagrin, il affecta un air aſſez gai.

Ma foi, monſieur, lui dit-il, je ne vous apporte que de mauvaiſes nouvelles, & j'ai fort mal réuſſi ; mais je ne puis enviſager ce contre-temps comme un malheur ; car je croyois que nous avions affaire à des villageoiſes innocentes, & je n'ai trouvé que des folles brutales. Je leur ai fait des offres capables de tenter une princeſſe ; mais au lieu de me remercier, elles m'ont accablé d'injures, ainſi qu'un grand pendard, ſoit-diſant frere de Flore, & qui a beaucoup l'air d'un coupe-jarret : ce drôle m'a fait des raiſonnemens dignes des petites-maiſons ; & ſi je n'avois pas eu peur de vous déplaire, je lui aurois appris à parler à un homme qui a l'honneur de vous appartenir. En vérité, ajouta-t-il, vous ferez bien d'abandonner des manans dont la ſtupidité eſt aſſez grande pour ne pas connoître leur avantage & l'honneur que vous

leur vouliez faire. Pour moi j'en ſuis ravi ; car ces gaillardes vous auroient ruiné avec leur prétendue vertu : c'eſt une petite perte qui ſera aiſée à réparer. Dupuy finit par un éclat de rire.

Le marquis ne trouvoit pas ces raiſons de ſon goût ; & ne voyant rien de plaiſant dans cette aventure, loin d'en rire comme ſon valet de chambre, il fut véritablement affligé de ſe voir annoncer ſi poſitivement la perte de ſes eſpérances. Il s'en prit à ſon Mercure, en lui diſant qu'il ne leur avoit pas aſſez fait connoître les avantages qu'elles négligeoient ; il lui reprocha encore que c'étoit lui qui l'avoit engagé à ſe flatter du ſuccès de cette affaire, comme d'une choſe certaine. Si tu ne m'avois pas empoiſonné l'eſprit de tes ſottes maximes, lui diſoit-il, & qu'elles ne m'euſſent point perſuadé qu'il n'y avoit aucune vertu chez les femmes, je ne me ſerois pas abandonné au frivole eſpoir qui m'a ſéduit, & je ne ſerois pas auſſi malheureux que je vais l'être.

Pouvois-je deviner que le Phénix ne fût point un être fabuleux, & qu'il nous étoit réſervé de le trouver, diſoit ce domeſtique ? Il auroit fallu être ſorcier pour le prévoir. Mais, après tout, monſieur, pourſuivoit-il, vous vous fâchez de peu de choſe, & vous devriez au contraire en être bien aiſe, puiſque ce contre-temps ſervira à vous dégager : au lieu que, du carac-

tere dont je vois que ces créatures ſont, elles auroient été capables de vous mener peut-être plus loin que vous n'auriez voulu.

C'eſt bien avec un homme comme vous, continua-t-il d'un ton impoſant, qu'il convient à des payſannes de penſer à être ſages, & à prétendre qu'il leur faſſe l'amour en héros de roman. Au reſte, ajouta-t-il d'un air mépriſant, ſi cette fille eſt un Phénix pour l'humeur, elle ne l'eſt pas aſſurément en beauté, & elle ne la doit qu'à ſa grande jeuneſſe.

D'Aſtrel, qui étoit déjà courroucé contre ſon valet de chambre, s'emporta tout-à-fait à ce dernier trait. Monſieur Dupuy, lui dit-il avec aigreur, a le goût auſſi délicat que le diſcernement juſte : il m'a porté à offenſer des perſonnes ſages par une propoſition indigne ; il voudroit à préſent m'aveugler, en m'obligeant à croire Flore auſſi laide qu'il me l'avoit repréſentée facile.

Peut-on voir, continua-t-il vivement, des yeux bleus plus doux, & tout enſemble plus vifs ; il ne les trouve pas apparemment aſſez grands, ni ſon teint aſſez beau ? Pour moi, qui ne ſuis point accoutumé comme lui à voir de belles perſonnes, j'avoue que je n'en ai jamais rencontrées de ſi parfaites. Ce qui lui déplaît, c'eſt peut-être les foſſettes qui ſe font à ſes joues lorſqu'elle ſourit, ou bien la blancheur, la petiteſſe & l'arrangement de ſes dens.

N'eſt-ce point qu'il trouve ſes levres trop vermeilles, ou que ſa taille eſt trop fine, trop dégagée, & qu'elle marche trop noblement ? Non, ce n'eſt pas cela ; il lui paſſeroit ces défauts ; mais un qu'il ne peut tolérer, & qui lui eſt inſupportable, c'eſt l'innocence & la pudeur qui brillent dans toutes ſes actions : voilà ſans doute ce qui l'a mal intentionné contre des femmes, de qui les mœurs ſont ſi oppoſées à celles de ſes amies : mais, pourſuivit-il, comme je ſuis dans un autre principe, je trouve que la beauté, accompagnée de la vertu, eſt eſtimable par-tout. Je me repens ſincérement d'avoir ſuivi de ſi mauvais conſeils, & de n'avoir pas regardé d'abord cette entrepriſe comme une choſe impoſſible..... Eh bien, il en eſt encore temps, s'écria Dupuy ; que ne le faites-vous à préſent : vous êtes tout à propos dans le cas de prendre ce ſage parti.

Le marquis tout en colere, ne trouvant point cette propoſition à ſon gré, lui ordonna de ſe taire, & lui fit ce commandement d'un ton ſi fier, qu'il en fut effrayé : n'oſant plus parler, il le laiſſa rêver & ſe promener ſans lui rien dire.

Le marquis ne vouloit pas ſortir de ſa chambre ; mais madame d'Aſtrel, qui ignoroit ſa ſituation, lui envoya demander comment il ſe portoit, & lui fit dire que s'il étoit incommodé, elle iroit manger dans ſon appartement ; ce qui l'obligea d'aller la trouver. Elle fut alarmée de

la triſteſſe qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & le croyant malade, lui en témoigna ſon inquiétude ; ſur quoi il la raſſura le mieux qu'il put : mais malgré ce qu'il lui dit, cette tendre mere, appréhendant que ce ne fût un commencement de maladie, le congédia de bonne heure, perſuadée que c'étoit la fatigue & les plaiſirs que ſes amis lui procuroient, qui le mettoient en cet état ; ſachant qu'il avoit paſſé à table pluſieurs nuits depuis ſon retour, joint au long voyage qu'il avoit fait, elle craignoit avec raiſon que ſa ſanté n'en fût altérée ; & pour y remédier, elle l'invita de s'aller mettre au lit.

Il profita de la liberté qu'elle lui en donnoit ; mais ce ne fut pas pour dormir, il étoit bien éloigné de pouvoir goûter du repos ; l'idée de ſa villageoiſe le tourmentoit. Mais après avoir fait de vains efforts pour l'oublier, connoiſſant l'impoſſibilité d'exécuer un ſi ſage projet, il réſolut d'en faire ſa maîtreſſe à quelque prix que ce fût, paſſant ainſi la nuit, en ſorte que le lendemain le trouva dans cette diſpoſition, & ſans avoir pu fermer les yeux. Il ſe leva pour aller travailler à l'exécution de ſon projet, ſans pourtant ſavoir quel moyen il pourroit employer.

Madame d'Aſtrel, qui ſentoit pour ſon fils une tendreſſe ſans bornes, faiſant réflexion à ſon chagrin, & ſe ſouvenant qu'il l'avoit aſſurée qu'il n'étoit pas malade, s'imagina que depuis qu'il

qu'il étoit à Paris, il pouvoit avoir trouvé quelqu'un qui, par imprudence ou par malice, avoit repréſenté à ce jeune homme que n'ayant point de bien par lui-même, ſa mere ne ſeroit peut-être pas d'humeur à lui fournir de quoi vivre agréablement, ou qu'elle lui feroit payer les dépenſes qu'elle lui permettroit de faire par une ſoumiſſion, ou même par un eſclavage affreux dans les égards qu'elle exigeroit de lui, & que malgré l'éloignement qu'elle avoit toujours témoigné pour un ſecond mariage, elle ſeroit capable de ſe remarier pour le punir de la moindre réſiſtance qu'il apporteroit à ſes volontés.

Ne doutant point d'avoir deviné le véritable motif de ſa triſteſſe, elle fut perſuadée qu'il la lui cacheroit ſi elle lui en parloit : c'eſt pourquoi négligeant ce moyen, qu'elle regardoit comme inutile, ſa tendreſſe lui inſpira un autre expédient ; ce fut de lui aſſurer du bien en propriété, & auſſi-tôt qu'elle fut éveillée, elle envoya chercher un notaire, & quelques momens après, ſon fils, à qui elle fit faire la lecture d'un acte par lequel elle le mettoit dès ce moment en poſſeſſion d'une terre à ſoixante lieues de Paris, & d'une autre plus petite qui n'en étoit qu'à ſix, le tout valant plus de vingt-cinq mille livres de rente, où, par une clauſe expreſſe & extraordinaire, elle l'autoriſoit à

les vendre quand il lui plairoit, malgré le défaut de l'âge.

Elle lui dit, en lui remettant ce contrat, que c'étoit pour ses menus plaisirs, & pour le mettre en état de dépenser quatre louis, sans être obligé de les demander comme un écolier, n'exigeant pour toute reconnoissance que de surmonter la mélancolie qu'il ne pouvoit lui cacher, mais dont elle ne lui demandoit point la cause, parce qu'elle ne vouloit pas entrer par force dans sa confiance.

Le marquis plus touché de la façon dont sa mere lui faisoit ce présent, que du présent même, lui en rendit graces dans les termes les plus tendres; & pour lui plaire, il contraignit sa douleur, mais ce ne fut qu'en sa présence, s'y abandonnant malgré lui par-tout ailleurs.

Il chercha inutilement le secours des plaisirs; les spectacles & la compagnie de ses amis furent sans fruit: il commença même quelques intrigues; mais elles n'eurent pas plus de pouvoir.

Enfin, ne pouvant plus résister à ses inquiétudes, & ne trouvant aucun expédient qui le contentât, il ne balança plus à aller lui-même chez Flore, & il ne cacha pas son dessein à Dupuy, non pour lui demander son approbation, puisque la résolution en étoit prise, & qu'elle fut exécutée l'après-midi.

La surprise où sa présence jetta cette famille, fut si grande en le voyant, que lui-même par-

tagea leur embarras, ne ſachant poſitivement de quels termes ſe ſervir pour leur faire ſa propoſition ſans les offenſer.

Après quelques momens d'incertitude, il leur dit qu'il avoit été incommodé, & que les médecins lui ayant conſeillé de prendre l'air hors de Paris, les charmes de la belle Flore l'avoient déterminé à venir préférablement du côté de Vincennes. Sans leur donner le temps de répondre à ſa galanterie, il dit à madame Maronville ce que ſa mere avoit fait pour lui, & l'aſſura qu'il y avoit été d'autant plus ſenſible, que ce bien dont elle le rendoit maître abſolu, lui fourniſſoit les moyens de donner à Flore des preuves ſolides de ſa bonne volonté; ajoutant que ſi elle vouloit lui faire un fort grand plaiſir, loin de s'oppoſer à ce que ſa fille en fît uſage, elle-même en profiteroit pour rendre ſa condition plus heureuſe, n'en demandant pas d'autre récompenſe que le plaiſir d'avoir fait du bien à une famille qui en méritoit encore plus.

S'adreſſant enſuite à Maronville, qu'il trouva, non un grand pendar & un coupe-jarret, comme Dupuy le lui avoit repréſenté, mais un garçon fort bien fait & fort aimable, de qui la phyſionomie étoit intéreſſante, ayant un air de diſtinction qui ne ſembloit point ſe devoir rencontrer dans un homme dont toute l'occupation ſe bornoit à remuer la terre & à cultiver ſon jardin, il lui demanda s'il étoit

réſolu de paſſer ſa vie à un métier ſi vil, & s'il ne pourroit point lui rendre ſervice ; mais il le fit dans des termes ſi affectueux, qu'il ne ſembloient convenir qu'à ſon égal & non à un payſan. La tendreſſe que le marquis avoit pour Flore, contribuant à lui faire rendre juſtice à ſon frere, & lui inſpirant autant d'amitié pour lui que s'il eût été le ſien propre, il l'aſſura qu'il avoit de l'argent & des amis qu'il étoit prêt à employer pour ſon ſervice, s'il vouloit lui en fournir l'occaſion.

Maronville reçut des démonſtrations de tendreſſe avec une politeſſe froide, & le remercia en peu de mots, ſans être tenté de profiter de ſes offres, lui diſant naturellement qu'il n'aimeroit pas à être ingrat, & qu'il ne pourroit manquer de l'être envers lui, ne ſe ſentant aucune diſpoſition à reconnoître ſes bontés par les ſervices qu'il croiroit être en droit d'exiger de lui ; que ſon état d'ailleurs ne lui cauſoit point de honte, puiſqu'il y vivoit en honnête homme, & qu'il aimoit mieux y paſſer ſa vie, que d'en ſortir par un moyen ſi indigne, dont il auroit plus à rougir que de la baſſeſſe de ſes occupations.

Le marquis employa toute ſon éloquence pour lui perſuader qu'il le ſerviroit ſans intérêt & par pure amitié, ne demandant à ſa famille que la liberté de venir quelquefois dans cette maiſon, où il ſe contenteroit, diſoit-il,

du seul plaisir de s'entretenir avec eux, & d'admirer la charmante Flore. Mais ses complimens, ses offres & ses instances furent inutiles : il fut totalement refusé, la mere lui disant, sans nuls détours, que si elle souffroit ses visites, elles seroient également préjudiciables à lui & à sa fille ; à lui premiérement, parce qu'il perdroit un temps précieux, dont il feroit ailleurs un meilleur usage ; & ensuite à sa famille, à qui ses assiduités auprès de Flore feroient un tort considérable si elle avoit la foiblesse de les souffrir, qu'ainsi elle le supplioit instamment de les supprimer, & de ne plus venir la troubler dans sa solitude.

Quoique le marquis n'eût pas une fort grande espérance en commençant cette conversation, il ne fut pas moins sensible à son mauvais succès ; mais cependant il voulut encore faire une tentative, & dit à madame Maronville, qu'avant de se retirer, il la prioit de permettre que Flore s'expliquât elle même : elle y consentit ; mais il n'en fut pas plus content : car Flore ne parla que pour lui dire sèchement qu'il pourroit l'en dispenser, puisqu'elle n'avoit rien à ajouter à ce que sa mere & son frere venoient de dire ; que ses sentimens étoient les leurs ; qu'elle les suivroit toujours avec joie, & que si elle avoit envie d'ajouter quelque chose à ce qu'ils avoient dit, ce seroit qu'il n'étoit point d'extrêmité où elle ne se

portât plutôt que de voir sa réputation en danger ; qu'enfin la seule obligation qu'elle desiroit lui avoir, étoit de la laisser en repos, & de ne plus prendre la peine de la chercher.

Comme elle achevoit de parler, une jeune dame en grand deuil parut à une petite porte qui étoit au milieu du jardin ; elle en avoit la clef, & elle l'ouvrit, sans que sa présence étonnât les Maronville. Il n'en fut pas de même de cette inconnue, qui témoigna beaucoup de surprise en appercevant avec ces jardiniers un cavalier si magnifique : elle avança cependant, & toute la famille fut au-devant d'elle, en faisant paroître beaucoup de joie de la voir.

La présence de cette personne ayant privé le marquis de l'espoir de continuer la conversation, & de faire changer de maxime aux uns & aux autres, il se retira fort mortifié.

Comme il n'avoit rien épargné pour réussir, ce mauvais succès justifia Dupuy dans son esprit, & il le revit avec moins d'aigreur qu'il n'en avoit témoigné en le quittant. L'envie de parler de Flore contribuant beaucoup à l'adoucir, il lui redit toute leur conversation, & Dupuy opina à son ordinaire pour qu'il renonçât au dessein d'apprivoiser cette farouche famille. Mais son maître, trop amoureux pour goûter un tel avis, n'étoit pas en état de suivre ce conseil, quoiqu'il ne pût s'empêcher de convenir que c'étoit le plus sage, & qu'il ne sût où

en prendre un autre. Ayant abſolument perdu l'eſpoir de s'introduire chez la Maronville, il voulut du moins ſe donner la douceur de voir Flore à l'égliſe, où il ſe rendit le dimanche ſuivant, ſe flattant que la belle ſeroit touchée de ſa perſévérance ; mais il ſe trompa. Quand elle le vit paroître, elle rougit, & il connut aiſément à ſes yeux que ce n'étoit pas de joie. Elle ne daigna pas jetter un regard ſur lui : & lorſqu'il voulut l'aborder à la ſortie de la meſſe, elle l'évita avec tant d'affectation, qu'il ne put attribuer au haſard les obſtacles qui s'y oppoſoient.

Ce mauvais ſuccès ne le rebutant pas, il y retourna pluſieurs fois. Mais après avoir manqué ſouvent à la rencontrer, parce qu'elle alloit à la meſſe ailleurs, ou qu'elle l'entendoit ſi matin à Vincennes, qu'elle étoit retournée chez elle avant qu'il fût arrivé, il ſe crut au comble de ſes vœux, en s'appercevant que madame Maronville, qui les autres jours n'avoit pas jeté les yeux ſur lui, le regardant cette fois attentivement, lui donnoit ſujet de croire qu'elle l'invitoit à la ſuivre. Cette conjecture le flattant infiniment, il ne vouloit point la vérifier, crainte de la détruire ; & ſe livrant au nouvel eſpoir qui s'offroit, il ne balança plus ; mais n'oſant les joindre devant tout le monde, par un ménagement & un reſpect dont il ne ſe ſeroit jamais cru capable, il

ne les ſuivit que de loin, pour ne pas déplaire à Flore ou à ſa mere. Il les vit entrer chez elles, qui laiſſoient la porte ouverte ; ce qui ne lui laiſſa plus douter que ce ne fût pour le faire entrer lui-même : il en profita, & y entra auſſi.

La jeune dame qu'il avoit vue la premiere fois dans le jardin, y étoit déjà ; mais elle n'y étoit pas venue avec la famille, & cette circonſtance, de même que l'air de familiarité qu'elle avoit en cette maiſon, fit juger au marquis qu'elle n'étoit point ſuſpecte à ſes habitans ; qu'apparemment elle étoit leur parente ; ce qui l'empêcha d'appréhender qu'elle ne les génât. Le diſcours que lui tint madame Maronville fut plus propre à lui faire de la peine que la préſence de la dame inconnue ; car cette femme, après l'avoir obligé de s'aſſeoir, augmenta l'air de gravité qui lui étoit naturel.

Si j'ai ſouhaité de vous revoir ici, monſieur, lui dit-elle, je vous ſupplie de n'en tirer aucune conſéquence déſavantageuſe à nos ſentimens : nous n'en avons pas changé depuis que nous vous les avons expliqués. Non aſſurément, ils ſont toujours les mêmes ; mais j'ai voulu vous inſtruire de la derniere réſolution que votre opiniâtreté à nous perſécuter m'a inſpirée : elle eſt telle que, ſi vous ne ceſſez de ſuivre ma fille, je la mettrai dans un lieu où elle ſera hors d'inquiétude ſur vos aſſiduités, &

où vous ne la verrez pas malgré elle. Je ne vous fais point myſtere de nos deſſeins, ajouta-t-elle, & je vous dirai naturellement que ſi j'avois de quoi payer ſa penſion, je me contenterois de la faire entrer au couvent en qualité de penſionnaire ; mais la modicité de ma fortune ne me permettant pas de prendre ce parti, je la placerai dans un monaſtere, où elle ſera reçue ſans dot au rang des converſes : ce ſera, dit-elle en pouſſant un ſoupir, une obligation qu'elle vous aura.

Vous la voulez faire religieuſe, s'écria d'Aſtrel tout épouvanté ? y a-t-elle quelque vocation ?..... Parlez, ma chere Flore, lui dit-il, pourriez-vous être heureuſe en ce état ? Non, reprit-elle : bien éloignée de cela, je n'y ai nulle inclination, & je ne l'embraſſerai qu'avec répugnance ; mais j'y ſuis pourtant déterminée, ſi je n'ai pas d'autre moyen de me délivrer de vos perſécutions : ainſi, monſieur, ajouta-t-elle, voyez ſi vous voulez me montrer aſſez de bonté pour ne me point forcer à prendre cet affreux parti.

De quelles perſécutions vous plaignez-vous, dit le marquis d'un ton qui découvroit, autant que ſon viſage, la conſternation où le mettoit un tel diſcours ? Une fille de la premiere diſtinction pourroit-elle ſe plaindre de mon procédé ? Non, dit madame Maronville ; je conviens qu'il ne pourroit faire de tort à une per-

ſonne en égalité avec vous ; mais vos aſſiduités, qui ſeroient ſans conſéquence avec une autre, déshonoreroient Flore pour peu qu'elles duraſſent : ainſi, monſieur, ajouta-t-elle, ſoyez aſſez généreux pour ne pas déſeſpérer une famille qui va être accablée de douleur ſi vous la forcez à ſe ſéparer. Je ſerai au déſeſpoir d'être obligée de perdre ma fille pour toujours ; cependant nous y ſommes déterminées, quoique nous n'en puiſſions ignorer les déſagrémens, & que je ſache préciſément qu'elle ſera fort malheureuſe dans le genre de vie que vous la forcez d'embraſſer ; mais nous n'avons point à choiſir ſi vous continuez de nous perſécuter.

Le marquis étoit ſi accablé de tout ce qu'il entendoit, qu'il ne lui reſtoit pas la force de parler, lorſque la jeune dame, prenant la parole, le ſupplia les larmes aux yeux de faire un effort ſur lui-même pour ne pas cauſer, par une opiniâtreté inutile, le malheur de Flore, & de ne la point priver du plaiſir qu'elle trouvoit en ſon amitié & dans ſon voiſinage.

En effet, il fit un effort, non tel que cette dame l'exigeoit, mais pour s'expliquer, & il voulut entreprendre de lui perſuader qu'il y avoit de l'injuſtice à prétendre l'empêcher d'entrer dans une égliſe publique, parce que c'étoit la paroiſſe de cette jeune fille, ne déſavouant pas que ce ne fût par le plaiſir de la voir qu'il y étoit attiré, & avouant de bonne foi que, ſans

ce motif, il ne viendroit point du fauxbourg Saint-Germain à la messe à Vincennnes ; mais que ce lieu étant ouvert à tout le monde, il n'y avoit rien d'extraordinaire qu'il y parût comme les autres, & qu'il étoit impossible que l'on pût pénétrer la raison qui l'y attiroit, puisqu'il ne leur avoit jamais parlé.

Madame Maronville l'interrompit pour lui dire, qu'elle ne prétendoit point lui interdire l'entrée de cette église, ni d'aucun autre lieu, à l'exception de celle de sa maison ; mais qu'étant maîtresse de sa fille, elle ne balanceroit pas sur le parti qu'elle devoit prendre. Après quelques contestations également inutiles, le marquis fut obligé de sortir, sans avoir rien obtenu.

Il vint à l'ordinaire compter ce nouvel événement à Dupuy ; mais au lieu de s'alarmer, de même que son maître, du dessein que madame Maronville témoignoit de faire Flore religieuse, il n'en fit que rire.

Oh ! ma foi, s'écria-t-il, je ne m'attendois pas à cet événement, & ce tour me fait connoître que cette commere est plus fine que je ne l'avois soupçonnée. Où est-elle, cette finesse, reprit brusquement le marquis ? Voilà vos sottises accoutumées, & la façon dont vous m'avez perdu, en me faisant entendre que leur conduite étoit mystérieuse & intéressée. Ce dernier trait prouve bien le contraire, puisque

je leur ai offert, dans la visite précédente, tout ce que ma mere m'a donné, & qu'elles ont dû présumer que, puisque j'y retournois si souvent, ce n'étoit point pour me retracter de mes offres, non plus que des avances que j'ai faites au fils. Après toutes ces preuves de ma bonne volonté, qui sont poussées tant que mon pouvoir peut s'étendre, quelles raisons auroient-elles d'employer la finesse, & que pourroient-elles prétendre de plus d'un homme qui leur veut donner tout ce qu'il possede ? Elles prétendent à votre main, mon cher maître, interrompit le domestique : il est clair que c'est le but de leur desir, & la véritable raison qui leur fait faire à vos yeux un si rare étalage de vertus.

Si ce n'étoit pas cette espérance qui les animât, poursuivit-il, il seroit impossible que des offres telles que celles que vous leur avez faites, ne vous eussent acquis les suffrages de la mere & du fils, tandis que la fille n'eût point résisté aux empressemens d'un amant fait comme vous : ainsi, puisque le piege est découvert, vous n'avez qu'à fuir la voie enchantereſſe de ces Sirenes ; car si vous persistez à les écouter, je ne répondrois pas qu'elles ne vous obligeassent enfin à les satisfaire. Jugez quel coup de foudre ce seroit pour madame votre mere.... Il seroit capable de la faire mourir. Vous n'ignorez pas combien vous lui êtes cher, & il n'est

rien

rien que vous ne deviez faire pour éviter de lui donner cette cruelle mortification.

Mais, ajouta Dupuy, quand vous auriez cet intérêt de moins à enviſager, ne devriez-vous pas en éviter le danger pour vous-même ? Quel reproche ne vous feriez-vous point, après que votre paſſion ſeroit ralentie, en ſongeant à l'indigne alliance que vous auriez faite ?

Le marquis gardoit un profond ſilence ; ce que ce garçon lui diſoit n'étoit que trop vraiſemblable : c'étoit à quoi il n'avoit jamais ſongé, & dans les premiers momens de ſa ſurpriſe, il ne pouvoit comprendre que cette idée ne ſe fût pas encore offerte à ſon eſprit. Il en étoit frappé à un tel point, qu'il n'imaginoit pas comment il avoit pu être ſi long-temps dans l'aveuglement ; & ſe livrant à la vraiſemblance des réflexions de Dupuy, il lui laiſſa le temps de moraliſer tant qu'il voulut, ſans l'interrompre.

Sortant enfin de cet étonnement, il lui demanda ce qu'il devoit faire ; car, pourſuivit-il, je ſuis amoureux à la fureur, & depuis que j'ai vu cette dangereuſe payſanne, tous les plaiſirs où j'ai cherché à me livrer, m'ont ſemblé inſipides.

Eſſayez de ceux de la campagne, lui dit Dupuy, allez vous promener à la terre que vous avez ſur la Loire, & paſſez-y quelques mois. Madame votre mere ſera flattée de voir l'empreſſement que vous témoignerez pour un pré-

sent qu'elle vous a fait : c'est un des plus beaux châteaux de France, & les promenades y sont assorties. Ce lieu est trop éloigné pour que le hasard offre à vos yeux cette personne que vous devez éviter. Amenez avec vous plusieurs de vos amis. Quand vous y serez, la chasse, la nouveauté de tous les plaisirs de la table & de la vie champêtre, vous feront insensiblement oublier vos amours. Vous serez dans le voisinage de plusieurs villes, où il y a bonne compagnie. Si vous voulez chercher celle des dames, vous en trouverez de fort aimables : cette province est renommée par la politesse & par la beauté du sexe.

Le marquis concevoit que son valet de chambre parloit juste, & qu'il n'y avoit qu'un extrême éloignement qui pût l'empêcher de courir malgré lui à Vincennes ou aux environs. Il ordonna à Dupuy de tout préparer pour ce voyage, se chargeant lui-même du soin de le faire agréer à la marquise, & d'inviter ceux qu'il desiroit mettre de cette partie.

La différence qui s'étoit faite dans l'humeur & sur le visage de M. d'Astrel, n'étoit point échappée aux attentions d'une mere tendre ; elle en avoit une inquiétude extrême, & fut ravie du dessein qu'il témoignoit, dans l'espérance que le changement d'air & celui de la campagne lui feroient du bien. Elle se chargea avec plaisir de lui envoyer tout le monde

qu'il lui falloit pour y tenir une groſſe maiſon; à quoi dans ce pays-là il devoit être obligé par ſon état, le feu marquis d'Aſtrel ayant été lieutenant de roi de cette province, & elle en avoit obtenu la ſurvivance pour ſon fils, à qui elle dit obligeamment qu'il n'étoit pas juſte que cette dépenſe fût priſe ſur ſa penſion de garçon; qu'il ne devoit ſe donner d'autres ſoins que de ſe divertir, & de bien faire les honneurs de chez lui, tandis que de ſon côté elle pourvoiroit à tout ce qu'il croiroit néceſſaire.

Le marquis ayant engagé cinq amis à ce voyage, fut en état de partir deux jours après; & Dupuy, chargé d'argent, le ſuivit, avec ordre de ne rien épargner pour le faire vivre en grand ſeigneur.

Cette aimable troupe arriva heureuſement à ce château, que le marquis trouva auſſi magnifique & auſſi commode que Dupuy le lui avoit repréſenté. Les bois & les jardins en étoient ſuperbes; l'art ayant joint ſes agrémens à la ſituation avantageuſe, tout contribuoit à l'embellir: c'eſt un des plus beaux pays de chaſſe de l'Europe, & la proximité de la Loire ne le rend pas moins charmant pour la pêche.

La brillante jeuneſſe que le marquis avoit menée en ce lieu, fut enchantée de la beauté du ſéjour, & le maître crut pendant quelque temps que ſes chagrins pourroient s'y diſſiper, cet endroit étant tout propre à lui faire ou-

blier la trop dédaigneuse Flore ; mais il ne resta guere dans cette erreur, ne se trouvant pas plus tranquille qu'à Paris.

Cependant, comme il n'avoit pas, d'un moment à l'autre, la commodité de la voir, il se persuada qu'il se feroit, par cet éloignement, une habitude de la nécessité, & que pour dissiper entiérement son chagrin, il n'auroit qu'à le cacher quelque temps. Dans cet espoir, il fit tous les efforts dont il étoit capable, cherchant avec empressement la meilleure compagnie, qui est nombreuse en cette belle province.

Il y donna aux dames des fêtes galantes, ou plutôt Dupuy en donna en son nom ; car c'étoit beaucoup pour le maître de s'y trouver, & d'en recevoir les complimens. Comme l'argent ne leur manquoit point, & que celui qui en étoit l'ordonnateur, avoit du goût & de l'adresse, elles étoient aussi fréquentes que magnifiques, se succédant de si près, que l'on nommoit le château du marquis, l'empire des plaisirs, & que toute la province étoit ravie de son séjour.

La bonne chere & la liberté mettoient le comble aux agrémens de sa maison, que l'on pouvoit regarder comme l'asyle de la joie, excepté dans le cœur du marquis, où elle ne trouvoit point de place : quelques soins qu'il prît pour surmonter sa rêverie, plus forte que ses résolutions, elle l'obsédoit au milieu des

plaisirs qu'il faisoit goûter aux autres. Toujours occupé de Flore, à peine pouvoit-il se résoudre à se montrer, cherchant sans cesse les endroits écartés pour s'abandonner sans contrainte à ses tristes pensées.

Les soins de Dupuy n'étoient pas capables d'empêcher que cette disposition ne se remarquât. Tout le monde s'en appercevoit, sans lui en savoir mauvais gré, parce que l'on voyoit bien que cette rêverie n'étoit pas volontaire; mais on n'en étoit pas moins surpris: & le soin de rassembler de sa part la bonne compagnie, pour des fêtes & des plaisirs où il ne paroissoit pas qu'il prît aucun intérêt, donnoit matiere à bien des conjectures.

Les dames, sur-tout, en étoient les plus étonnées, & elles concluoient qu'absolument il étoit amoureux: elles avoient raison; mais elles comptoient que c'étoit de quelqu'une d'elles, & il n'y en avoit aucune qui n'eût été ravie d'avoir fait cette conquête, & qui ne s'en flattât.

Dans cette erreur elles redoublerent leurs empressemens: cela alloit jusqu'aux avances, parce qu'elles s'imaginoient que sa tristesse ne venoit que de ce qu'il n'osoit s'expliquer, & c'étoit à qui lui en inspireroit la hardiesse. Mais voyant que, malgré leurs soins, il gardoit toujours le silence, elles vinrent, chacune en particulier, à croire que ce n'étoit pas pour

elles, se soupçonnant mutuellement, elles attribuoient à leur compagne le bonheur qu'elles envioient. Cette défiance réciproque les rendit espionnes les unes des autres, & jeta parmi elles une pointe d'aigreur qui commença à troubler la douceur de leur société.

Quoique toutes ces altercations se passassent sous les yeux du marquis, & par rapport à lui, il ne s'en apperçut nullement; mais elles n'échappoient point à Dupuy, qui, pour essayer de le divertir, lui faisoit remarquer les différens maneges que la jalousie ou la curiosité faisoient faire à ces dames.

Voyez, Monsieur, lui disoit-il, si je vous trompois, en vous disant que vous étiez fait pour plaire; vous êtes ici avec cinq jeunes seigneurs, qui sont charmans; cependant les préférences sont pour vous, & vous seul causez tant d'inquiétudes à de belles dames, qu'elles ne tarderont pas à mettre la division entr'elles.

Si vous daigniez y faire attention, continua-t-il, vous y trouveriez de quoi vous réjouir infiniment. En effet, rien n'est si plaisant que de voir à chaque fête que vous donnez, avec qu'elle inquiétude & quelle impatience elles attendent que l'héroïne en soit nommée, & comme elles desirent d'être l'objet de vos rêveries.

Elles ont tort de souhaiter une chose qui ne peut être, reprenoit d'Astrel tristement: je suis ici; mais il n'est pas possible que j'y sois encore.

long-temps ; mon cœur en est trop éloigné, pour que j'y puisse résister. Se peut-il, disoit Dupuy, que vous soyez assez indifférent aux effets de votre mérite, pour abandonner un lieu où il est si fêté ?

Eh ! laisse-là mon mérite, repliqua-t-il d'un air chagrin, cette folle idée est cause de mon malheur. Si tu n'avois pas été assez étourdi pour me flatter que rien ne lui pouvoit résister, je ne me serois point abandonné au penchant que j'avois pour Flore, dont l'estime qu'elle témoigne pour ce prétendu mérite, doit me faire juger de celle que les autres ont droit d'en faire, puisqu'il est mépriſé par une simple paysanne.

Quoi ! vous pensez encore à ces extravagantes, répliqua Dupuy ? Pouvez-vous les regarder comme des juges équitables sur ce que vous valez ? Des femmes comme elles, doivent-elles se connoître en belles qualités ? Et pouvez-vous trouver étrange que des personnes qui n'ont été élevées qu'avec des paysans, manquent de goût pour un homme comme vous ? Pour tirer une juste conséquence de ce que vous devez penser à votre avantage, poursuivit-il, c'est aux dames qui sont ici à qui il faut vous en rapporter. Est-il possible de méconnoître l'effet de vos appas dans tous leurs mouvemens ?.... Ou plutôt celui de leur coquetterie, interrompit le marquis. Je t'assure, mon enfant, que je ne prends point le change, & que quand mon cœur seroit libre,

je ferois peu touché des avances que la vanité ou l'amour des préférences leur fait faire.

Dupuy enrageoit de voir le peu d'effet que produisoient ses soins, & il étoit désespéré d'entendre son maître parler d'un retour à Paris, dont il prévoyoit les fâcheuses conséquences.

Cependant, quoique toutes les belles, qui étoient sans cesse chez le marquis, lui fussent également indifférentes, & qu'il leur eût décerné tour à tour les honneurs des fêtes qu'il leur avoit données, il sembloit accorder quelque préférence à une personne de quinze ans, dont la jeunesse, la rendant plus timide, faisoit qu'elle l'embarrassoit moins que les autres par des questions curieuses & indiscretes. Ne pensant pas si sérieusement aux moyens d'attirer ses hommages, ce n'étoit pas qu'elle les eût reçus avec dédain; mais elle ignoroit la fin de l'art minaudier, qui ne s'acquiert que par l'âge & l'expérience.

Cette jeune demoiselle étoit fort jolie; elle avoit la voix agréable, & outre cela, lui laissoit la liberté d'être des heures entieres auprès d'elle, sans exiger qu'il lui dit des douceurs, & sans le tourmenter sur la cause de sa sombre humeur: ce qui faisoit qu'il se plaisoit plus avec elle qu'en aucune autre compagnie, en étant quitte pour la prier de chanter un air, que souvent il n'écoutoit pas, & pour lui dire quelques mots obligeans quand elle avoit cessé de chanter.

Chacun crut que son inclination étoit décidée en faveur de cette beauté naissante ; Dupuy le crut comme les autres, & en fut ravi, ne doutant pas qu'une telle diversion ne détruisît insensiblement la passion qu'il avoit si malheureusement prise pour Flore. Afin de faciliter ce nouvel amour, & cherchant à l'échauffer, il se hâta, sous le nom de son maître, de faire toutes les galanteries qu'il crut propres à lui rendre la demoiselle favorable. Elle fut bientôt nommée la reine de tous les plaisirs du château, & par conséquent l'objet de la jalousie des ses rivales, qui se réunirent pour lui trouver des défauts, lui imputant jusqu'à celui de son extrême jeunesse, dont cependant il n'y en avoit aucune qui n'eût voulu être aussi coupable.

Tandis que cette innocente beauté ne songeoit qu'au plaisir d'avoir un amant, & que l'envie qu'excitoient contr'elle les préférences, lui donnoit une si flatteuse occasion de connoître l'effet de ses charmes naissans, sa mere, qui avoit des vues plus étendues, allant au solide, étoit moins sensible à cette gloire, par les plaisirs & les préférences qu'elle procuroit à sa fille, que parce qu'elle lui laissoit concevoir l'espoir que cette inclination pourroit devenir assez sérieuse pour mener le marquis jusqu'à l'hymen. Elle avoit de la naissance, & il auroit pu l'épouser sans crainte que cette alliance lui fût reprochée ; mais son bien ne répondoit point à

la noblesse, & ce mariage lui auroit été extrêmement avantageux, n'y devant point prétendre, à moins que l'amour ne s'en mêlât, & comme il est naturel de se flatter, la mere ayant une bonne opinion de sa fille, qui étoit autorisée par toutes les belles qualités qui la pouvoient rendre excusable, ne douta point du succès de ses desirs. Voyant d'Astrel précisément dans l'âge où l'intérêt est rarement le but des actions, elle pensa qu'il alloit prendre assez d'amour pour n'envisager que le plaisir de se satisfaire, en s'unissant sérieusement à sa famille.

Elle avoit vu la marquise l'année précédente, lorsquelle étoit venue passer quelques mois à cette terre pour la faire embellir, dans le dessein d'en faire présent à son fils, qu'elle comptoit marier peu après son retour.

Ces deux dames avoient lié une sorte d'amitié que la mere de la demoiselle se rappeloit avec plaisir, espérant qu'elle lui feroit trouver de plus grandes facilités dans le cœur de la marquise, qui accepteroit plus volontiers l'alliance de sa fille, que celle de toute autre qui lui seroit inconnue.

Elle n'ignoroit point à quel excès madame d'Astrel portoit la tendresse pour son fils : tout le temps qu'elle avoit été en ce lieu, elle ne l'avoit presqu'entretenue que de lui. C'étoit à la complaisance que cette dame avoit eue de l'écouter & de l'applaudir qu'elle étoit rede-

table des préférences qui avoient même été pouſſées juſqu'à la confidence ; & la marquiſe ne lui avoit pas fait de miſtere de ſes vues pour l'établiſſement de ce fils chéri, à qui elle deſtinoit un parti conſidérable ; mais elle avoit ajouté, que ſi l'inclination du marquis ſe tournoit d'un autre côté, pourvu que la perſonne fût vertueuſe & ne fût point d'une naiſſance trop diſproportionnée, elle renonceroit à ſon premier projet pour le ſatisfaire, n'ayant d'autres deſſeins que de le rendre heureux.

Les qualités où madame d'Aſtrel ſe reſtreignoit pour accorder ſon conſentement, ſe trouvoient toutes dans la fille de cette dame. Elle avoit de la naiſſance, de la vertu, de la beauté, & l'éducation lui avoit donné les graces acquiſes ; ainſi le tout ne dépendoit que d'un ſeul point ; il ne s'agiſſoit que d'inſpirer au cavalier le deſir de mettre à profit la complaiſance de ſa mere.

Il falloit donc abſolument le gagner ; & la dame redoublant ſes attentions pour lui, faiſoit tout ce qu'elle croyoit propre à l'exécution de ſes vues. Elle en avoit fait part à ſa fille, en lui recommandant de ne pas manquer la moindre occaſion de témoigner au marquis tous les égards qui pouvoient le flatter, autant que la bienſéance le lui permettroit.

Ces leçons étoient trop du goût de celle qui les recevoit, pour n'en pas profiter avec empreſ-

sement ; & par les soins de l'une & de l'autre, sans qu'il y parut d'affectation, il avoit autant d'entretiens avec la fille qu'il en pouvoit desirer.

Il en profitoit ; mais comme c'étoit sans dessein, il y faisoit peu d'attention. La seule commodité qu'il trouvoit à rêver près d'elle plus librement, lui faisoit donner la préférence à cette belle. La mere, qu'il l'observoit exactement, fut pendant quelque temps fort satisfaite de l'effet de ses soins, prenant le silence du marquis pour un amour timide. Il est vrai qu'il étoit accompagné de bouquets & de fêtes galantes, qui, aux déclarations près, faisoient un amant complet ; mais elle ignoroit que c'étoit à Dupuy, & nullement à son maître, qu'elle devoit ces apparences d'amour. A la fin, comme le marquis sembloit obstiné à se taire, elle commença à s'impatienter, & dans quelques entretiens qu'elle se procura avec lui, comme par hasard, elle fit tous ses efforts pour l'engager à déclarer ce qu'il avoit dans le cœur ; mais elle le trouva si froid sur cet article, qu'elle conclut qu'il n'étoit pas encore assez amoureux. Elle ne désespéra pas néanmoins de le conduire au but qu'elle desiroit, attribuant ses rêveries & sa tristesse aux combats qui se livroient en lui-même à la vue des obstacles qu'il appréhendoit de la part de la marquise.

Il étoit donc question de dissiper cette inquiétude ; & ne trouvant point de moyen plus propre

pre que de mettre Dupuy dans ſes intérêts, elle redoubla les honnêtetés qu'elle avoit toujours eues pour lui, ne ceſſant pas d'en dire du bien à ſon maître, de même qu'à tous ceux qui pouvoient le lui redire, répétant ſans ceſſe, *que ce garçon étoit d'un mérite rare & fort au-deſſus de ſa condition.*

Ces diſcours flatteurs étoient trop fréquens pour que le héros célebre pût les ignorer; mais ils ne produiſoient point l'effet qu'en auroit deſiré celle qui les tenoit. Il n'en étoit pas aſſez flatté pour en être la dupe, conjecturant judicieuſement qu'elle ne parloit de la ſorte qu'avec un deſſein caché; & afin de voir à quoi toutes ces flatteries aboutiroient, il ſe donna la commiſſion d'aller lui faire des complimens de la part de ſon maître, ne doutant point qu'elle ne s'expliquât ſur ce qu'elle exigeoit de la ſienne.

Ses préjugés ſe trouverent juſtes. La dame le reçut conformément à l'eſtime qu'elle lui témoignoit; mais après lui avoir fait bien des diſcours vagues, tous remplis d'éloges flatteurs, elle trouva un prétexte pour éloigner ſa fille qui étoit auprès d'elle; & feignant de le conſulter ſur une fête qu'elle vouloit donner (c'étoit un bal dans les allées de ſon bois, où elle avoit ordonné une illumination,) elle s'appuya ſur ſon bras, en lui diſant, qu'étant convaincue de ſon bon goût, elle vouloit qu'il vît les préparatifs qu'elle faiſoit, & qu'il lui en dit ſon ſen-

timent. Dupuy approuva tout : loin de trouver rien à changer aux dispositions qu'elle avoit faite, il l'accabla à son tour de louanges ; mais la dame qui vouloit l'entretenir de quelquechose de plus sérieux, feignit d'être fatiguée, & s'assit sur un banc, où elle le força de s'asseoir aussi.

Ce fut là où elle recommença les honnêtetés dont elle l'avoit déjà accablé ; à quoi ayant répondu avec tout le respect convenable, elle lui demanda enfin si elle le pouvoit compter au rang de ses amis, & si elle devoit espérer qu'il lui parleroit avec sincérité.

Il est aisé d'imaginer ce que quelqu'un aussi fin que Dupuy put répondre en une semblable occasion. Après qu'il l'eut assurée de son respectueux attachement, qu'elle lui eut fait promettre de ne point trahir sa confiance, elle lui demanda enfin ce que le marquis pensoit de sa fille.

Il lui répondit sans balancer, que son maître ne s'étoit point expliqué avec lui sur cela ; que cependant il étoit aisé de connoître qu'il la trouvoit charmante, ses empressemens le témoignant assez ; car, ajouta-t-il, il n'est point d'humeur à se contraindre, & je vous assure que si mademoiselle votre fille ne lui plaisoit pas, il n'est pas assez politique pour la chercher ; mais, poursuivit-il d'un ton flatteur : madame peut elle avoir des yeux & mettre en doute l'effet de ses charmes ? ne doit-elle pas,

au contraire, être persuadée qu'un homme qui a autant de discernement que monsieur le marquis, ne peut voir assidûment tant d'appas avec indifférence ?

Ce discours, fait d'un air si naturel, persuada à la dame tout ce qu'elle souhaitoit. Elle en fut transportée de joie, & lui dit, que puisqu'il lui voit expliqué les sentimens de son maître, elle ne feindroit point de lui confier ce qu'elle croyoit avoir pénétré de ceux de sa fille. Je lui trouve l'air rêveur, dit-elle ; & comme M. d'Astrel est fort aimable, j'appréhende que son jeune cœur ne prenne pour lui une inclination qui la rendroit malheureuse..... Que dis-je ? j'appréhende plutôt qu'il ne soit trop tard, & que l'impression n'en soit déjà faite. Je l'aime tendrement, ajouta-t-elle : ce ne seroit qu'avec une peine extrême que je me verrois forcée à faire violence à ses sentimens ; mais il faudroit bien m'y résoudre, & je vous avoue que cette inquiétude m'a obligé à faire auprès de vous la démarche que je fais aujourd'hui, afin de m'instruire si le marquis l'aime assez pour que je puisse laisser agir son cœur suivant le penchant qui l'entraîne vers lui. Nous ne sommes pas, continua cette dame, d'une naissance qui puisse permettre au marquis de songer à en faire une maîtresse de passage & un amusement sans conséquence : notre rang est proportionné au sien, & je sais, à n'en pouvoir douter, puisque ma-

dame d'Aſtrel me l'a dit elle-même, qu'elle ne feroit aucune attention à la diſproportion de bien, en ayant aſſez pour ne ſonger qu'à ſatisfaire le goût de ſon fils; cette difficulté étant levée, il peut, ſans contrainte, s'expliquer avec ma fille & avec moi. Je ſais encore que la marquiſe a deſſein de le marier avec une riche héritiere qu'elle ménage depuis long-temps; mais elle m'a proteſté qu'elle n'étoit point ſi abſolument obſtinée à cette alliance, que s'il avoit d'autres idées, elle ne s'y conformât ſans peine, pourvu qu'elles ne fuſſent point contraires à l'honneur de ſa maiſon: ainſi, mon cher ami, lui dit-elle, en lui tendant la main d'une maniere obligeante, c'eſt de vous ſeul que dépend cette affaire: je n'ignore pas le pouvoir que votre ſageſſe vous donne ſur l'eſprit de la mere & du fils, & ce n'eſt point la moindre preuve de leur diſcernement.

A tout autre qu'à l'illuſtre Dupuy, ajouta-t-elle flatteuſement, on feroit enviſager des récompenſes proportionnées au bon office; mais à lui, qui eſt au-deſſus de ce ſordide intérêt, on ne peut que lui offrir la même amitié & la même confiance que madame d'Aſtrel & monſieur ſon fils ont ſi juſtement pour lui. Ce n'eſt pas, continua-t-elle, que je veuille renoncer à vous donner des témoignages ſolides de ma reconnoiſſance. Je ne ſuis point ingrate, mais je croirois vous offenſer, ſi je préſumois de pou-

voir vous faire agir par un motif auſſi peu généreux.

Cette converſation mettoit Dupuy dans une étrange perplexité. Il ne pouvoit donner de paroles ſur ce qu'on lui demandoit ; & ſe retranchant aux complimens, il promit de ſonder l'eſprit de ſon maître, ſur qui il nia d'avoir tant de pouvoir qu'elle lui en attribuoit, en l'aſſurant au reſte qu'il y emploieroit avec joie tout celui qu'il avoit.

Il la laiſſa dans cette eſpérance, & s'en alla, en rêvant aux meſures qu'il prendroit, réſolu de tirer un parti avantageux de cette affaire, ſans penſer à la ſervir dans les vues qu'elle lui avoit fait connoître, étant trop perſuadé, quoi qu'elle en dit, qu'elles ne ſeroient pas autant du goût de la marquiſe que cette dame s'en flattoit ; mais il eſpéroit que l'aventure ſeroit favorable à ſon maître ; & que par un nouvel amuſement, elle pourroit l'occuper aſſez pour effacer de ſon cœur l'impreſſion de Flore.

Il ne ſavoit s'il devoit lui faire le récit de cette converſation ; mais après y avoir extrêmement penſé, il s'y détermina. Il eſt amoureux, diſoit-il en lui-même ; & quand cette propoſition lui agréeroit, elle ne pourroit faire un effet aſſez ſubir pour ne me pas laiſſer le temps d'en inſtruire madame la marquiſe : ainſi s'abandonnant au plus preſſé, il conclut qu'il devoit le lui apprendre, parce que les deſſeins qui ſe

formoient contre sa liberté, pourroient peut-être le divertir, se croyant certain que du moins ils flatteroient sa vanité ; & ne lui porteroient aucun préjudice.

En rentrant au château, il apprit que son maître étoit sous un berceau de verdure : il fut le joindre en diligence, & le trouva un livre à la main, dont il s'étoit précautionné, moins pour lire que pour lui servir de prétexte à s'éloigner de ses amis.

Dupuy l'aborda en riant, & lui dit que la nouvelle qu'il lui apportoit alloit dissiper tous les doutes que sa modestie lui causoit sur son mérite. La preuve que je n'avois pas tort de vous le vanter, ajouta-t-il, c'est qu'il vous fait triompher sans aucun soin par-tout où vous paroissez.

Malheureusement pour Dupuy, le marquis étoit dans un de ces momens de chagrin qui le saisissoient toutes les fois qu'il faisoit réflexion à l'impossibilité d'oublier Flore, ou d'en être aimé ; & n'entrant point dans la plaisanterie, il lui demanda brusquement, quelle nouvelle extravagance il avoit imaginée, & s'il n'étoit pas encore satisfait du cruel état où ses sottes flatteries l'avoient mis, sans venir de nouveau lui en faire d'autres, qui, selon les apparences, seroient de bonnes fortunes aussi certaines qu'avoit été celle de la laitiere.

Dupuy fut assez déconcerté de la façon dont

il étoit reçu : il se remit pourtant, & s'efforçant de conserver l'air content qu'il avoit d'abord : ce n'est point ici la même chose, dit-il ; je ne parle que sur de bons ordres ; & tout de suite il lui fit le récit fidelle de la conversation qu'il venoit d'avoir avec la mere de sa maîtresse prétendue.

Elles sont également charmées de vous ; continua-t-il : la fille rêve pour vous, tandis que la mere me cajole à votre intention : tel que vous me voyez, je suis l'illustre Dupuy ; jugez quel peut être le maître d'un homme comme moi..... Je ne crois pas que ce soit trop pour lui d'être l'incomparable, cependant, monsieur, votre humilité vous cache ce que vous valez, & sur une telle autorité vous refusez de vous croire un des plus fameux héros de la galanterie. Pour moi, à qui la charge de porte-clef de votre cœur a donné *l'illustricité*, je me persuade d'être au moins un homme d'importance. J'avoue que si je n'en livre pas l'entrée, je pourrai diminuer de valeur, & qu'il y a toute apparence que je redeviendrai Dupuy tout simple ; mais je vous supplie de ne me pas ruiner de titre & d'honneur, en faisant trop le cruel.

L'air plaisant qu'il avoit affecté, & les termes dont il s'étoit servi, ne firent aucun effet sur le sérieux dont le marquis l'avoit écouté. Quoique cette avanture eût quelque chose en elle-même qui dût flatter son amour-propre,

celui qu'il avoit dans le cœur le rabaiſſoit trop pour lui permettre de s'y livrer, & ne lui laiſſoit voir que les déſagrémens qui l'accompagnoient. Non-ſeulement il ne s'amuſa pas de cet événement ; mais, conſidérant que la demoiſelle étant d'une condition à ne devoir pas être regardée ſans conſéquence, ni ſur le pied d'un amuſement, il ne lui étoit plus permis d'agir avec elle comme il avoit fait par le paſſé, puiſqu'il étoit bien éloigné de vouloir prononcer les grands mots que l'on en attendoit, ni d'abuſer de la crédulité de ces dames, en leur laiſſant eſpérer de le faire venir au point où elles le deſiroient ; & prenant tout d'un coup ce prétexte, il ſuppoſa que le ſeul parti qu'il avoit à prendre, étoit celui de décamper, ne lui convenant pas de faire le fier aux avances dont elles l'accabloient, & dont il auroit encore été long-temps l'objet ſans le remarquer, ſi cet événement ne l'en eût pas fait appercevoir.

A peine fut-il frappé de cette penſée, qu'il dit à Dupuy, que loin de ſe prêter à ce badinage, dont la fin ne pourroit être que déſagréable, il prétendoit le terminer en retournant à Paris, ſans différer. Ce deſſein pris ſi bruſquement, cauſa un ſenſible chagrin à ce zélé domeſtique. Il fit ce qui lui fut poſſible pour l'en détourner, voyant à regret que ſon maître, s'abuſant lui-même, ſaiſiſſoit avidement ce vain prétexte, dans la réſolution de re-

tourner voir sa paysanne, qui toujours maîtresse de son cœur, lui rendoit insupportable toute autre idée, & lui faisoit trouver celle de cette dame absolument ridicule.

Pour essayer à le retenir, il voulut encore lui persuader qu'il n'y avoit aucun danger à ne les pas tirer d'une erreur qui leur plaisoit, & où elles s'étoient jetées elles-mêmes.

Pourquoi les priver de cette douce espérance, lui disoit-il ? conservez-la leur quelques jours ; elles n'auront pas sujet de se plaindre que vous les ayez abusées, & leur manœuvre vous divertira : de grace, ne vous expliquez point, & laissez-les faire.

Mais le marquis, sans lui répondre, ni daigner l'écouter : ne faut-il pas, disoit-il, que je sois bien malheureux ! il semble que la plus grande partie des femmes ne pense qu'à se jeter à ma tête, & à m'accabler de leurs avances ridicules. La condition n'y met point d'obstacle, & la seule à qui je voudrois plaire, & qui n'est qu'une simple villageoise, est la seule aussi qui semble ne me pouvoir souffrir.

Dupuy voulut lui faire quelques représentations ; mais le marquis, poursuivant sans l'écouter : que n'est-ce Flore, s'écria-t-il, qui soit en cette place ! Ah ! que je me livrerois de grand cœur à ce que l'on voudroit exiger de moi ! & que j'aurois peu de peine à solliciter la complaisance de ma mere ! Je suis certain

que mon amour & ma perſévérance la toucheroient aſſez pour me rendre heureux ; mais ceci eſt bien différent, & tant qu'il ne ſera queſtion que de l'affaire préſente, je ne mettrai point ſes bontés à l'épreuve.

Quelle comparaiſon de Flore à toutes les autres femmes, continua-t-il, & qu'elles lui reſſemblent peu ! Je ne vois en elle que de la ſageſſe, de la vertu, du déſintéreſſement & des ſentimens remplis de nobleſſe, quoiqu'elle ne ſoit que d'une condition vile. Hélas ! que la fortune eſt extravagante de laiſſer ainſi dans l'obſcurité tant de mérite, tandis que dans un rang où la naiſſance & l'éducation devroient avoir imprimé la nobleſſe d'ame, je ne trouve que de la fourberie, de la coquetterie & de l'ambition, parce que l'on me regarde comme un homme qui doit être fort riche. Il ne m'eſt pas poſſible de faire la révérence à une femme, ou à une fille de qualité, que l'on ne m'en croie amoureux, que l'on ne faſſe toutes les démarches imaginables pour augmenter mon amour, & que je ne me voie faire des avances, qui loin de produire l'effet que l'on en eſpere, ne ſervent qu'à m'inſpirer de l'ennui & du mépris.

Ma foi, mon maître, dit Dupuy, vous êtes trop philoſophe, & ſi j'oſois, je dirois que cela va juſqu'à la miſanthropie. Quoi ! vous vous ſcandaliſez à votre âge de ce que les dames

vous recherchent, & vous vous piquez de ſa fidélité d'Amadis pour une cruelle qui eſt d'aſſez mauvais goût pour ne vous pas rendre juſtice ? En vérité, vous n'y penſez pas. Eh ! Monſieur, croyez-moi, profitez de vos beaux jours, ſans vous enſevelir tout vif dans une conſtance déplacée. Jouiſſez du temps préſent, divertiſſez-vous à vous voir aimé juſqu'au moment où, par les ſoins de madame votre mere, vous trouverez une épouſe digne d'être aimée de vous, puiſqu'il eſt écrit que vous devez être eſclave de votre cœur, ſans jouir des douceurs de la vie.

A la fin de ce diſcours, où, après avoir déployé toute ſon éloquence, Dupuy ſe flattoit d'avoir convaincu ſon maître, il fut tout ſurpris qu'en réponſe, & ſans paroître l'avoir entendu, il lui déclara qu'il prétendoit retourner à Paris inceſſamment ; & il lui ordonna ſi ſérieuſement de tout préparer pour le voyage, qu'il ne lui reſta pas la force de dire un mot pour s'y oppoſer encore.

Quoique la longueur de cet entretien entre le marquis & ſon domeſtique fût remarquée de ſes amis, ils n'en ſoupçonnerent pas le ſujet. Comme ils ne pouvoient ignorer que le gouvernement de la maiſon rouloit ſur ce garçon, ils le crurent occupé à recevoir des ordres pour quelques fêtes nouvelles.

Cependant la dame chez qui Dupuy avoit

été le matin, & qui comptoit donner à souper au marquis & à sa compagnie, invita beaucoup de monde, & fit parer sa fille le plus avantageusement qu'il lui fut possible, se flattant qu'elle acheveroit sa conquête le même soir, ne doutant pas que le marquis, déterminé par les conseils de son confident, ne s'expliquât; mais elle fut déçue : car d'Astrel, après avoir fait partir ses amis, sous le prétexte de quelques affaires où sa présence étoit nécessaire, feignit une violente colique au moment où il falloit les suivre, & il se mit au lit, en envoyant porter ses excuses sur cet accident imprévu.

On en fut informé trop tard; tout le monde étoit assemblé, & la fête étoit si avancée, qu'elle ne put être remise. Elle s'exécuta donc, mais avec une si grande tristesse de la part des dames de la maison, que chacun s'en apperçut, & que, malgré le peu d'enjouement du marquis, il fut trouvé fort à dire.

Tout le monde espéra que cette maladie subite n'auroit pas de suite; mais on fut bien surpris le lendemain, lorsqu'il déclara à ses amis, qu'après avoir si mal passé la nuit, il craignoit qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, & que pour en prévenir les accidens, il alloit partir pour Paris, les supplians de faire ses excuses aux dames de ce qu'il n'avoit pas l'honneur de prendre congé d'elles; & s'étant à

l'instant

l'instant jeté dans sa chaise, il s'en fut, sans avoir tiré d'autres fruits de son voyage que l'expérience affligeante de ne pouvoir guérir de son amour pour Flore.

En arrivant, il se donna à peine le temps d'aller saluer sa mere, & courut à l'office s'informer des nouvelles de cette belle fille. On lui dit qu'elle, ni madame Maronville, ne paroissoient plus, & qu'il n'y avoit que la vieille servante Nicole qui venoit apporter les provisions comme elle faisoit autrefois. A cette nouvelle, il résolut de faire connoissance, à quelque prix que ce fût, avec la vieille, se flattant que son argent lui en fourniroit le moyen. Il ne manqua pas de se trouver le lendemain sur son passage; mais ayant voulu entrer en conversation, elle le reçut si brutalement, lorsqu'il lui demanda des nouvelles de sa jeune maîtresse, qu'il comprit aisément que le même esprit l'animoit, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de la mettre dans ses intérêts, comme il s'en étoit flatté.

Cette derniere ressource lui manquant, il fut convaincu de la nécessité de se guérir d'une passion inutile; pour essayer de tout, il se livra à une société de jeunes libertins, où il se trouva engagé dans des parties licencieuses, essayant par ce moyen d'étourdir la malheureuse passion dont il étoit possédé; mais ce fut en vain. Loin que ces plaisirs en fussent pour lui,

ils lui devinrent à charge. L'effronterie des femmes que fréquentoit cette société, lui faisoit horreur, & loin de le soulager, ne servoit qu'à redoubler son amour pour Flore, par la comparaison qu'il en faisoit. Il n'aimoit que médiocrement le jeu; de plus, il y étoit trop peu appliqué pour y être heureux, & perdoit sans cesse : quoiqu'il ne fût pas intéressé, cette circonstance n'étoit pas propre à lui faire continuer un exercice qu'il trouvoit peu de son goût. La table, poussée trop loin, le rendoit malade; enfin, il lui sembloit que tout s'accordoit pour lui faire de la peine : il n'y avoit que l'idée d'une conversation avec Flore, qui lui parût digne d'être appelée plaisir, & le seul aussi à qui il pût être sensible; mais il en connoissoit l'impossibilité, & perdoit toute espérance d'être heureux. Il ne voyoit qu'un unique moyen de le devenir, en se rappelant ce que Dupuy lui avoit dit, sur le but où la mere & la fille avoient visé dès les premiers jours.

Cette idée le révoltant d'abord, il la crut suffisante pour lui rendre sa tranquillité; mais insensiblement il s'y accoutuma : ces obstacles, qui lui avoient paru invincibles, se dissiperent, la crainte de déplaire à la marquise s'évanouit peu à peu, & il se flatta que sans se brouiller avec elle, il pourroit se contenter, ne doutant pas que la vertu & la beauté de Flore ne l'adoucissent en sa faveur quand la chose seroit faite.

Ceſſant de regarder comme une témérité criminelle & comme une folle ambition l'intention que madame Maronville avoit de procurer une grande fortune à ſa fille par le ſecours de ſa beauté, il fit plus, il trouva cette réſolution digne de louanges, & ne put blâmer celle que Flore ſembloit avoir priſe de n'aimer qu'un homme qui l'eſtimeroit aſſez pour ſonger à la poſſéder par des voies légitimes, & ſans former des projets déſavantageux à ſa vertu. Ce qu'il avoit enviſagé d'abord comme une extravagance intolérable, ne lui parut plus qu'un témoignage de leur ſageſſe; & ſe rappelant toutes les perfections de cette aimable fille, il conclut que celui qui l'épouſeroit ſeroit le plus heureux des hommes.

Pourquoi balancerois-je à devenir cet heureux mortel, diſoit-il en lui-même? n'aurai-je point aſſez de bien pour me paſſer de celui d'une femme? Et comme je ne prendrai point ſon rang en l'épouſant, en ſerai-je moins le marquis d'Aſtrel? Elle ſera marquiſe, ſans que je devienne jardinier: ſi j'avois beſoin de fortune, trouveroit-on étrange que je l'épouſaſſe, ſi elle étoit en état de la faire?.... Non, vraiment; au contraire on blâmeroit ma ridicule délicateſſe; cependant ce bien ne pourroit pas la rendre de plus haute naiſſance qu'elle eſt, & ne donneroit pas plus de ſplendeur à mon ſang. Ah! ſi pour faire une alliance inégale,

on étoit déshonoré, il y auroit bien peu de seigneurs qui osassent se vanter de leur condition; mais rien ne déshonore que les mauvaises actions, & je n'en ferai point en épousant une jardiniere sans reproche.

Quoique cette derniere résolution le flattât, & qu'il la crût fort sage, elle ne l'empêchoit pourtant pas de faire réflexion à la peine qu'il alloit causer à sa mere, ne pouvant éviter de sentir quelques remords d'un dessein qui la récompenseroit si mal de ses bontés & de sa tendresse. Il craignoit que le chagrin qu'elle auroit d'un tel mariage, ne lui causât la mort; mais un moment après il se moquoit de lui-même, en disant qu'il ne seroit guere industrieux, s'il ne savoit pas cacher cette affaire, puisqu'il n'y avoit rien de plus facile, sur-tout à Paris, où, à force d'argent, il trouveroit un prêtre qui leur donneroit la bénédiction nuptiale avec tout le secret nécessaire; après quoi il feroit vivre sa femme & sa belle-mere dans un quartier éloigné du sien.

Enfin, sans savoir précisément comment il s'y prendroit pour l'épouser, il se faisoit une histoire & un plan de la vie qu'il meneroit étant marié, ainsi que des moyens qu'il emploieroit pour voir souvent sa femme, sans causer des soupçons à sa mere.

Ses pensées n'étoient pas toujours les mêmes: quelquefois il se représentoit la honte d'une

action qui alloit lui attirer la haine de sa famille & le mépris de ses amis ; étant presque impossible que cette affaire pût être long-temps secrette, il rougissoit d'avoir osé penser autrement ; mais cette lueur de raison ne durant qu'un moment, il revenoit à son premier projet, & trouvoit qu'il y auroit de l'extravagance à refuser son bonheur par un sot point de gloire, lorsqu'il en étoit le maître, & qu'il ne pouvoit sans cela espérer d'être heureux.

Ces divers combats le tourmentoient d'autant plus, qu'il employoit plus de soins à les cacher, ayant cessé de faire part de ses pensées à Dupuy, dont il craignoit les moralités, & n'osant lui avouer qu'il succomboit au desir de posséder Flore, à quelque prix que ce fût. Les remontrances de son domestique n'étoient pas néanmoins le seul motif qui le lui faisoit redouter : l'unique raison qui l'obligeoit à l'expulser de sa confidence, étoit la crainte qu'avec l'intention de lui rendre service malgré lui, il n'instruisît sa mere de ses desseins. Ainsi le pauvre Dupuy voyoit son maître dans un ennui mortel, sans pouvoir le soulager, quoiqu'il ne doutât point que la jardiniere n'y eût une grande part ; mais plus le marquis lui paroissoit accablé, plus il se flattoit de le voir profiter des efforts qu'il supposoit que la raison lui faisoit faire, & il n'osoit lui en parler, de peur de ranimer un souvenir qui étoit peut-

être sur le point de s'effacer, & qu'il craignoit de renouveller.

Ce tourment intérieur devint si fort, qu'il prit sur la santé du marquis. Il tomba malade; sa mere en fut extrêmement alarmée, & lui parut si touchée de son mal, qu'il se convainquit que de tous les chagrins qu'il lui pourroit causer, celui à quoi elle seroit le plus sensible, seroit de le voir mourir, cette expérience lui apprenant à quel excès elle portoit son affection pour lui.

Il n'en avoit jamais douté; mais l'occasion présente lui en donnoit une nouvelle preuve; ce qui le confirma dans le dessein de tout faire pour la garantir du désespoir que sa perte lui causeroit; concluant que lorsqu'elle apprendroit son mariage, elle l'excuseroit aisément, en apprenant en même temps que c'étoit le seul moyen de lui sauver la vie, qu'il auroit perdue sans ce remede; se préparant à lui protester, quand il ne pourroit plus lui cacher son secret, que ce n'avoit été qu'à sa seule considération qu'il l'avoit employée pour éviter une mort qui l'auroit affligée, puisque s'il n'avoit envisagé que ses propres intérêts, il auroit préféré de mourir plutôt que de rien faire qui eût pu lui déplaire. Ne voulant pas douter de l'excellence de cette raison, il se prévaloit de la force de la tendresse de sa mere, pour en former le droit de lui donner le plus grand

déplairsir. Quoique ce projet fût pitoyable, il étoit amoureux, & le trouvoit excellent.

La marquise lui avoit dit cent fois qu'elle donneroit son sang & sa vie pour sauver la sienne, & pour le tirer de la langueur où elle le voyoit, & il comptoit que moyennant le remede qu'il alloit employer pour se rendre la santé, sa mere seroit trop heureuse d'en être quitte à si bon marché ; n'ayant pas d'autre expédient pour la préserver du malheur qu'elle appréhendoit, il se détermina à se servir du seul qui se présentoit. Mais jugeant que le succès dépendoit du secret, il continua à se taire avec Dupuy, & se rétablit le plutôt qu'il lui fut possible ; ce qui ne fut pas difficile : car aussitôt que ses inquiétudes furent cessées, la fievre cessa aussi, & dans peu de jours il fut en état de quitter la chambre.

Aussi-tôt qu'il fut assez fort pour sortir, il monta à cheval, n'ayant avec lui qu'un seul laquais ; & prétextant ce voyage du dessein de se promener en prenant l'air plus commodément que dans son carrosse, il reprit le chemin de Vincennes, laissant son cheval à l'entrée du villlage, qu'il falloit traverser pour arriver chez Madame Maronville.

Il avoit eu la précaution de se munir d'un livre ; & feignant de se promener à pied, il le tira en présence de son laquais, à qui il dit de l'attendre où il le laissoit.

Se trouvant en liberté, il prit à la hâte une route qui le conduisit à ce lieu tant desiré. Tant qu'il appréhenda d'être remarqué de celui qui gardoit son cheval, il contraignit sa marche ; mais l'ayant enfin perdu de vue, il vola ; & quoiqu'il courût de toute sa force, il trouvoit qu'il marchoit trop lentement au gré de ses desirs, ne croyant jamais jouir assez tôt du plaisir de retrouver Flore. Quoiqu'il ne pût absolument éviter les réflexions fâcheuses qui lui présentoient des obstacles, il les écartoit, en les faisant céder à l'espoir du bonheur qui l'attendoit.

Il arriva enfin, bien satisfait de revoir un lieu où il y avoit plus de trois mois qu'il n'étoit venu : il lui sembla paré de nouvelles beautés, & il y entra avec d'autant plus de satisfaction, qu'il étoit persuadé que sa résolution en alloit causer à cette famille, ne doutant point que les remercîmens & les témoignages de reconnoissance ne prissent la place des reproches qu'il en avoit reçus précédemment. Dans cette assurance, il se présenta de l'air triomphant d'un homme qui vient présenter le bonheur & la fortune. Il trouva la mere & ses enfans sous des arbres dans le jardin. Ils étoient occupés à cueillir du fruit ; la tranquillité & la joie étoient peintes sur leurs visages. Flore & son frere, qui folâtroient ensemble, se jettoient, l'un à l'autre en riant, des fruits qu'ils venoient de cueillir.

L'aſpect du marquis interrompit ces innocens plaiſirs. Un ſérieux chagrin parut, & prit à l'inſtant la place de la gaieté. La mere ſe levant du milieu de ſes corbeilles, vint au-devant de lui. Quoi ! monſieur le marquis, lui dit-elle, vous voilà encore ? en vérité, nous nous étions flattés que vous nous aviez fait la grace de nous oublier, & que des occupations plus convenables vous avoient dégoûté de l'envie de rendre des viſites auſſi inutiles pour vous qu'elles ſont déſagréables pour ceux qui ont l'honneur de les recevoir.

L'air riant & aſſuré du marquis étant tout propre à irriter madame Maronville, elle en fut ſi offenſée, qu'elle alloit continuer à parler, & lui auroit dit peut-être quelque choſe de plus fâcheux ſur le mépris qu'il ſembloit avoir pour elle, s'il n'eût mis des bornes à ſon mécontement, de même qu'à celui qui commençoit à paroître dans les yeux de Maronville, en ſe hâtant d'expliquer ſon nouveau projet.

Il s'étoit fait d'abord un jeu de leur laiſſer penſer qu'ils avoient encore ſujet d'être offenſés par ſa préſence ; mais comme ce n'étoit que pour leur rendre la ſurpriſe plus agréable, il ne les voulut laiſſer qu'un moment dans cette erreur ; & prenant la parole : ceſſez de vous irriter de ce que je viens encore chez vous, madame, lui dit-il, je ne mérite pas que vous vous en fâchiez : je ne ſuis point ici dans l'in-

juſte intention qui m'y a conduit ci-devant; ce n'eſt plus le deſſein d'y remporter une honteuſe victoire ſur le cœur, ni ſur la vertu de la charmante Flore. J'avoue que mes propoſitions étoient indignes d'elles, & que j'ai mérité la façon dont vous avez reçu mes offres. Je ne ſuis en ce lieu que pour réparer cette faute, en vous en demandant pardon, & vous ſuppliant d'excuſer la témérité d'un jeune homme qui, prévenu par les préjugés de ſa naiſſance, corrompu par l'exemple, le mauvais conſeil & la flatterie, croyoit trop honorer une fille vertueuſe, en lui offrant le rang de ſa maîtreſſe. Je viens pour lui en témoigner mon repentir, & lui proteſter que ſi j'étois le maître d'une couronne, je ne balancerois point à la lui mettre ſur la tête; mais étant fort éloigné de poſſéder ce bien, je me reſtreins à lui offrir ce qui dépend de moi, & je ne viens que pour vous prier de me permettre d'être ſon époux. Accordez-la moi, madame, cette charmante fille: l'eſtime que j'ai pour vous & pour elle augmentant mon amour, m'oblige à la regarder comme la ſeule perſonne qui puiſſe me rendre heureux, ſes bonnes qualités étant plus propres à faire mon bonheur, que les avantages qui ſuivent la plus haute naiſſance & le bien le plus conſidérable.

Je deſirerois, ajouta-t-il, qu'elle pût être connue de ma mere comme elle l'eſt de moi, ne

doutant point que madame la marquiſe ne pensât de la même façon, & que, pour lui donner des témoignages certains de toute ſon eſtime, elle ne me permît de l'épouſer publiquement; mais la diſproportion extérieure qui eſt entre nous, ne me donnant pas ſujet de me flatter que je réſoudrois madame d'Aſtrel à la connoître avant d'y avoir été forcée par une néceſſité indiſpenſable, je ſuis obligé de cacher mon bonheur; ce ne ſera pas pour long-temps. Ne croyez point, pourſuivit-il, voyant que madame Maronville le vouloit interrompre, qu'en jeune homme qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire, je ne veuille pas prendre des meſures juſtes pour aſſurer l'état de votre chere fille. J'ai tout prévu, & voici ce que j'ai imaginé pour l'épouſer avec ſûreté.

Le curé d'une terre que j'ai à ſix lieues d'ici, eſt abſent depuis pluſieurs jours, & doit être encore plus de trois mois éloigné de ſon preſbytere. Il a laiſſé, pour deſſervir ſa paroiſſe, un vicaire qui eſt ſon neveu, & qui en doit partir inceſſamment pour aller aux Indes, à la ſuite d'un ſeigneur Eſpagnol, dont il a obtenu une place d'aumônier.

Ce jeune homme n'eſt pas opulent, & attend de ſon oncle quelques petits ſecours pour ſe mettre en équipage; mais connoiſſant l'avarice du vieillard, il ne compte point ſur une gratification fort conſidérable, & je ſuis perſuadé que, moyenant cent louis, il ne refuſera pas

de nous prêter ſon miniſtere ; qu'il publiera, avec plaiſir, nos bans, & qu'il nous mariera dans ſon égliſe. Nous en tirerons un certificat qui vaudra autant que s'il avoit été donné par le primat des Gaules. Je voudrois faire plus ; mais, comme je viens de vous le dire, je ne puis davantage pour le préſent, & nous nous contenterons, pendant quelque temps, d'un mariage ſecret, qui mettra ma chere Flore en état de répondre à mon amour en ſûreté de conſcience.

Vous devez bien juger, continua-t-il, que je ne négligerai pas l'occaſion d'amener ma mere au but que je ſouhaite. Pour ce qui concerne le reſte, j'en abandonne le ſoin à votre prudence, & vous réglerez les intérêts de la façon qu'il vous conviendra.

Si vous voulez une maiſon à Paris, pourſuivit-il ſans lui permettre de répondre, je vous en ferai préparer une, ou ſi vous aimez mieux reſter ici, vous y ſerez à votre aiſe, & renonçant à votre métier, vous y vivrez tranquille. Enfin, ma chere madame, pourvu que je poſſede votre charmante fille, il m'importe peu que ce ſoit ſous une cabane ou dans un palais.

Vous devez bien croire, ajouta-t-il, que je ſerai aſſez intéreſſé à ménager la réputation de ma femme, pour ſuivre attentivement les meſures que votre raiſon nous dictera. Je me flatte, dit-il en lui prenant les mains, qu'il ſeroit tendre-

ment,

ment, que vous ne me refuſerez pas le bonheur d'entrer dans votre famille, où je prétends partager ma fortune avec mon ami Maronville : il peut compter qu'elle ſera commune entre nous, & que je le regarde dès-à-préſent comme mon frere & comme un frere qui me ſera toujours infiniment cher. Conſentez à ma priere, ma chere maman, pourſuivit-il d'un air careſſant, & je vous promets d'honneur de ne vous revoir que pour conduire votre fille à l'autel.

Il ceſſa enfin de parler, attendant la réponſe de madame Maronville, du conſentement de qui il ſe croyoit certain, ne voulant pas douter que la joie qu'elle devoit reſſentir de cette propoſition, n'eût cauſé la longue audience qu'elle lui avoit donnée. Mais il fut fort confus, lorſque cette femme, d'un air ſérieux qui le déconcerta, lui dit qu'elle ne pouvoit nier que ſa fille ne lui fût fort obligée, & qu'elle ſeroit trop ingrate ſi elle n'avoit pas pour ſa bonne volonté toute la reconnoiſſance qu'elle lui devoit. Mais, monſieur, pourſuivit-elle, elle ſe rendroit indigne de votre généroſité, ſi elle l'acceptoit, ne le pouvant faire abſolument ſans vous expoſer à perdre l'amitié de madame votre mere, & peut-être à en être deshérité, puiſqu'après lui avoir donné un ſujet de ſe plaindre avec juſtice, vous n'auriez pas lieu de vous offenſer que votre action lui fît naître la penſée de ſe marier auſſi. Elle pourroit prendre ce parti, ſans craindre

d'en être blâmée, étant encore assez jeune pour qu'il lui fût permis d'y penser, sans même en avoir de si bonnes raisons. Ce malheur ne seroit pas le seul à quoi vous seriez exposé, continua cette femme prudente; il seroit certainement suivi d'un autre qui auroit encore de plus fâcheuses suites : c'est du mépris général de votre famille, de vos amis, & enfin du vôtre même; car vous ne devez point douter qu'après cette action, vous ne vous en fissiez une honte intérieure. Je vous crois trop honnête homme pour ne la pas cacher à celle qui en seroit la cause innocente; mais vous en souffririez en secret; ce qui vous causeroit peut-être la mort, ou, du moins, plus de chagrin que vous ne trouveriez de plaisir aujourd'hui à voir accepter vos propositions. Le refus que je vous fais, ajouta-t-elle, doit vous prouver que je suis votre amie, & que j'entre dans vos intérêts avec la même franchise que si j'avois l'avantage d'être votre parente.

Le marquis ne s'étant point attendu à un semblable discours, voulut repliquer, & lui dire, que le secret qu'ils garderoient, préviendroit tous les inconvéniens qu'elle lui faisoit envisager; mais madame Maronville reprenant la parole : comment seroit-il gardé ce secret, reprit-elle? Et de quel moyen vous serviriez-vous pour en cacher les suites aux yeux du public? Que deviendroit la réputation de votre femme,

que vous parlez de ménager ? Croyez-vous que vos assiduités auprès d'elle, seroient long-temps inconnues à madame la marquise ? Et pouvez-vous imaginer qu'elle ne feroit pas casser bien vîte un mariage si mal assorti ? Toutes les précautions que vous proposez de prendre pour le rendre valable, pourroient-elles prévaloir contre le défaut de votre âge, ou vous préserver du dégoût qui suit de sages réflexions & une possession tranquille ? En ce cas, monsieur, pourriez-vous résister aux instances d'une mere qui vous aime si tendrement, & à la juste crainte de perdre son bien ?... Ce dernier article, poursuivit-elle, ne regarde point ma fille ; car celui que vous possédez à présent, excede de beaucoup ce qu'elle pourroit prétendre ; mais comme il ne fait pas la dixieme partie de celui qui vous est réservé, il seroit injuste d'abuser de votre facilité pour vous en priver.

D'Astrel, au désespoir d'entendre des raisons si contraires à ses desirs, lui répondit qu'elle ne le connoissoit pas, si elle le croyoit capable de changer ; qu'il aimeroit Flore toute sa vie, & que l'amour fondé sur l'estime, étoit ineffaçable. Quant aux suites que vous présumez devoir découvrir notre secret engagement, ce seroit, ajouta-t-il, la chose la plus facile à prévenir. Vous ne devez compte de votre conduite à personne ; qui que ce soit n'auroit le droit de s'informer où vous auriez été ; en

prétextant un voyage, on en eſt quitte, d'autant que je ne prétendrois pas que ce ſecret fût éternel ; & après avoir employé auprès de madame d'Aſtrel ceux que je croirois qui pourroient l'obliger à me ſatisfaire, je ferois mon devoir auſſi-tôt que je ſerois majeur ; & à l'égard de l'exhérédation ou du ſecond mariage dont vous me menacez, outre que je ſuis trop perſuadé de la tendreſſe de ma mere, pour appréhender qu'elle voulût pouſſer le courroux juſqu'à cet excès, je vous avoue que je ne regarderois pas ce ſacrifice comme étant trop conſidérable, & que je préférerois, ſans balancer, la certitude de paſſer mes jours dans une vie privée avec ma chere Flore, à la douceur de la plus brillante condition, qu'il me faudroit acheter par la privation de ce bonheur. Enfin, ma chere dame, il faut donner quelque choſe au haſard, & attendre de lui, de même que du ſecours du temps, un événement favorable.

Je n'en puis prévoir, reprit madame Maronville, à moins que la mort n'enlevât madame la marquiſe ; mais l'âge où elle eſt, ne le peut naturellement faire eſpérer de long-temps, & ſa tendreſſe pour vous doit l'exempter de vous le voir ſouhaiter. Je vous rends même aſſez de juſtice pour croire qu'une pareille penſée n'entrera jamais dans votre eſprit, quand elle ne ſeroit pas, comme elle eſt, la meilleure mere du monde. Ainſi, continua-t-elle, il ne nous

resteroit que la seule espérance de refaire la cérémonie de vos nôces, lorsque vous auriez l'âge ordonné par les loix. Je ne veux point douter que vous ne fissiez votre devoir, étant libre de le faire ; mais, monsieur le marquis, vous qui me proposez de livrer ma fille à l'espoir d'un événement favorable que vous ne pouvez prévoir, quel garant me donnerez-vous pour nous en préserver d'un terrible, qui se présente naturellement à l'imagination ? Je vous supplie de me dire qui nous a promis, à vous & à nous, que malgré votre santé & votre jeunesse, vous parviendrez à cet âge nécessaire pour valider votre mariage. Avouez donc que si ma fille avoit le malheur de vous perdre, elle resteroit déshonorée sans ressource, & qu'elle n'auroit pas même la consolation de mériter d'être plainte dans un accident qu'elle se seroit justement attiré par trop d'ambition.

De plus, ajouta madame Maronville, elle-même peut mourir & laisser des enfans incertains de leur sort, ou plutôt qui en seroient trop sûrs : leur naissance, qui ne pourroit jamais être légitime aux yeux du monde, leur laisseroit justement douter qu'elle le fût aux yeux de Dieu, notre religion n'approuvant point la rebellion ni la désobéissance des enfans envers leurs parens : outre cela, je vous avoue que quand tous ces malheurs ne devroient point arriver, & qu'il seroit possible que vous m'en

donnassiez des assurances, je ne consentirois pas encore à voir ma fille entrer dans une famille où je ne pourrois espérer d'être regardée que comme une séductrice, qui auroit abusé de votre facilité, & où il seroit impossible de se flatter que Flore ne fût pas méprisée. Ainsi, monsieur, en reconnoissance de vos bonnes intentions, recevez les miennes & mes avis, vous persuadant qu'ils vous porteront toujours à ne vous jamais éloigner des sentimens que mérite une mere dont les bontés exigent de toutes façons que vous conserviez un respect sans bornes pour elle, & qui seule a le droit de disposer de votre main.

Depuis que le marquis avoit formé le dessein d'épouser Flore, il ne redoutoit plus d'obstacle à ses projets que du côté de madame d'Astrel, & il fut consterné de celui que lui opposoit madame Maronville. Il connoissoit, par expérience, la fermeté de ses résolutions, & il comprit qu'il y auroit de la peine à la vaincre : cependant, trop amoureux pour se rebuter, il fit ce qu'il put, afin de la faire consentir à ses desirs ; mais ses peines furent inutiles.

Il s'adressa à Flore, qui jusques-là avoit gardé le silence, de même que son frere ; mais il n'en put tirer autre chose, sinon qu'elle étoit convaincue de la bonté que sa mere avoit pour elle, de même que de sa prudence, & qu'elle s'en rapporteroit entiérement à ce qu'elle déci-

deroit, ne doutant pas qu'elle ne sût mieux ce qui convenoit à ses enfans, qu'ils ne le pouvoient savoir eux-mêmes, & ne voulant s'attribuer que le droit de lui obéir aveuglement.

Une réponse si sage & si décidée ne fut pas encore suffisante pour faire cesser les représentations du marquis : il les sollicitoit avec la même ardeur que s'il n'eût point été prévenu de ce qu'il avoit à prétendre, lorsque Nicole, arrivant de Paris, parut surprise de le voir.

Eh! bon Dieu, monsieur, lui dit elle, qui vous croyoit ici, tandis que vous causez une si vive alarme chez vous? On a dit à madame la marquise que vous étiez sorti à cheval; elle s'est imaginée que vous alliez vous battre. Elle a commandé qu'on lui apprêtât un carrosse pour courir après vous : ses gens, tout aussi effrayés qu'elle, se demandoient les uns aux autres, où madame vouloit aller, puisqu'elle ignoroit la route que vous aviez prise. Elle jete des cris dans son appartement, que j'ai entendus de la porte de la rue, & qui m'ont percé le cœur.

Partez promptement, monsieur, lui dit madame Maronville avec émotion, & ne laissez pas plus long-temps une tendre mere dans cette cruelle perplexité ; courez la rassurer : toutes sortes de raisons vous doivent porter à vous rendre auprès d'elle, & à renoncer au dessein de faire des choses si contraires à ses intentions.

Le Marquis, touché de ce nouveau témoignage de l'affection de ſa mere, ne put s'empêcher, malgré ſon amour, de ſentir la force des repréſentations de madame Maronville; & ayant perdu l'eſpérance de vaincre la réſolution de cette famille, il fut contraint de partir; ce qu'il ne put faire, ſans en avoir reçu la cruelle priere de ne plus prendre la peine de troubler la tranquillité de leur ſolitude, ni le repos de madame la marquiſe.

Maronville l'accompagna juſqu'au lieu où il avoit laiſſé ſon laquais. Ce jeune homme étoit frappé du projet du marquis; & ſans avoir le moindre deſſein de contredire la volonté de ſa mere, il ceſſoit d'être indigné, en voyant ceſſer le déshonorant motif qui excitoit ſon courroux.

D'Aſtrel s'étoit bien apperçu à ſa phyſionomie ouverte, qu'il n'étoit plus irrité contre lui; & ſe flattant de le gagner aſſez pour le rendre ſon avocat auprès de ſa mere, il l'accabla de careſſes, eſpérant qu'il le ſerviroit dans l'eſprit de Flore; qu'il feroit ceſſer, par ſes conſeils, les airs indifférens dont elle l'accabloit, & qu'il lui fourniroit même des expédiens pour entretenir quelque liaiſon avec cette belle, préſumant que s'il pouvoit gagner le frere & la ſœur, il parviendroit aiſément à vaincre la mere.

Dans cette perſuaſion, il employa tout le

temps qu'ils furent enſemble, à déplorer ſon malheur, en voulant faire convenir Maronville de l'injuſtice de ſa mere, qui, diſoit-il, s'oppoſoit à leur fortune, par une chimere qui n'avoit point d'autre principe que l'opiniâtreté; car enfin, ajoutoit-il en lui ſerrant la main, je comptois que mon bonheur & celui de votre ſœur auroient fait le vôtre : je ne vous en veux point de mal, pourſuivit-il; j'ai, malgré cela, toutes les envies du monde de vous ſervir; mais convenez donc qu'il n'y a pas de raiſon, ni de tendreſſe pour ſa fille, à l'obſtination que madame Maronville fait paroître en s'oppoſant à l'avantage de ſa famille : car je vous proteſte que l'amitié que j'ai pour vous, eſt auſſi ſincere que l'amour que j'ai pour votre ſœur.

Maronville lui témoignoit ſa reconnoiſſance dans des termes qui ne ſentoient nullement le villageois, l'aſſurant qu'il étoit au déſeſpoir que ſa mere trouvât des difficultés qui l'empêchoient d'accepter l'honneur qu'il leur vouloit faire; mais qu'étant certain de la tendreſſe qu'elle avoit pour ſa ſœur & pour lui, il étoit perſuadé qu'elle ne l'eût pas refuſé, ſi elle eût cru le pouvoir ſatisfaire ſans danger; que c'étoit à elle à régler la conduite de ſes enfans, & à eux à s'en rapporter à ſa prudence, devant être certains qu'elle faiſoit tout pour le mieux & pour leur avantage.

Le marquis n'en put tirer rien de plus, ni

l'engager à lui promettre de favoriſer des viſites ſecrettes qu'il lui propoſoit de rendre à ſa ſœur en ſa préſence, ni même de lui donner de ſes nouvelles : il fut obligé de monter à cheval, ſans avoir obtenu la moindre choſe.

En arrivant à la Porte Saint-Antoine, il y rencontra Dupuy qui en ſortoit, & qui venoit au-devant de lui, préſumant qu'indubitablement ſon amour l'avoit conduit du côté de la demeure de Flore. Le chagrin qu'il en rapportoit, étoit ſi remarquable, que ce domeſtique ſe douta bien que ſa viſite avoit eu le ſuccès des précédentes.

Ah ! s'écria d'Aſtrel en l'abordant, que je ſuis à plaindre, & que toutes les idées que tu as eues au ſujet des Maronville, ſont fauſſes ! il s'en faut bien que leur caractere te ſoit connu. Quoique ce peu de mots augmentât conſidérablement la curioſité de Dupuy, il n'oſa lui en demander l'explication : il étoit trop preſſé de calmer les alarmes de la marquiſe, & il lui apprit les inquiétudes où elle étoit par ſon abſence, en le ſollicitant de ſe rendre auprès d'elle le plus diligemment qu'il lui ſeroit poſſible, s'il vouloit lui rendre la tranquillité ; ajoutant qu'elle ſeroit morte de douleur, ſans le ſoin qu'il avoit pris de l'aſſurer qu'il ſavoit où il étoit, & s'il ne lui avoit pas juré qu'il n'y avoit aucun danger, cette ſortie n'étant qu'une promenade de plaiſir & rien de plus ; que ſur cette

unique assurance, elle avoit pris quelque repos ; mais qu'elle lui avoit ordonné de le venir chercher, de retourner au plus vîte lui en dire des nouvelles, ou de le ramener lui-même.

Le marquis, à un discours si pressant, n'eut pas moins d'impatience d'aller rendre le calme à sa mere, qu'elle en avoit de le revoir, & il fut aussi sensible à ce dernier trait de son affection qu'il lui étoit possible de l'être à tout ce qui n'étoit pas son amour.

Il la trouva encore plus alarmée que Dupuy ne lui avoit représentée. Il la remercia tendrement ; & pour achever de la rassurer, il lui protesta que cette démarche n'avoit eu d'autre fondement que le desir de se promener ; ce qui lui avoit fort bien réussi, se trouvant mieux que quand il étoit sorti : néanmoins que s'étant levé matin, il avoit envie d'aller se remettre au lit. Il y fut effectivement, non pas pour se reposer comme il le disoit, mais pour être en liberté d'entretenir Dupuy sans être interrompu.

Aussi-tôt qu'il fut seul avec lui, il lui rapporta toute la conversation qu'il venoit d'avoir. Tu vois, lui dit-il, si j'ai tort de dire que tu me flattes mal-à-propos, puisque c'est toi seul qui as causé mon infortune par les fausses espérances dont tu m'abusois. Selon tes discours, je n'avois qu'à paroître, & à faire briller l'or pour devenir heureux ; ensuite quand elles ont refusé mes présens, c'étoit par une finesse, &

pour profiter de ma paſſion ; elles vouloient m'enflammer aſſez pour m'obliger à épouſer Flore : ce mariage étoit le ſeul but de leurs deſirs ; il aſſuroit leur fortune , & elles ne ſouhaitoient que cela. Il ſembloit, à t'entendre, que je n'avois qu'à me mettre au-deſſus de la raiſon , & qu'auſſi-tôt qu'elle ſeroit vaincue , je ne trouverois plus d'obſtacle. Je l'ai bannie de mon cœur , cette importune raiſon , s'écria-t-il en ſoupirant ; mais je n'en ſuis pas moins à plaindre , puiſque je l'ai retrouvée dans la ſévérité de madame Maronville , qu'elle a ſu garantir des atteintes de l'intérêt & de l'ambition , & qui préſerve ſa fille de celles de l'amour ; car je ne puis me flatter qu'elle en reſſente la moindre étincelle , ſes diſcours & ſa tranquillité ne me prouvant que trop qu'elle eſt inſenſible pour moi. Enfin , continua-t-il d'un air déſeſpéré , elles ont refuſé ma main , non pas avec la fierté dont elles refuſoient les offres moins honorables par où j'ai débuté , mais avec une politeſſe naïve , qui , dans le temps qu'elles ne me diſſimuloient point leur ſenſibilité à ce trait de mon eſtime , ne me cachoient pas non plus qu'elles vouloient ſe retrancher à la mériter , ſans avoir intention de s'en rendre indignes en ſe prévalant de ma foibleſſe : en ſorte, continua-t-il en ſoupirant , que je n'ai plus aucune eſpérance , puiſque non ſeulement il faudroit que ma mere conſentît

ſentît à cette union, mais encore qu'elle en fît les avances, de même que pour une fille de qualité, cette femme m'ayant prévenu qu'elle ne donneroit la ſienne qu'à cette condition.

Quel pourroit donc être le myſtere que cachent leurs refus, ſuppoſé qu'ils ne fuſſent pas ſinceres ? J'ai offert tout ce qui dépendoit de mon pouvoir, en continuant à feindre ; elles n'en pouvoient tirer rien de plus, ſachant, comme moi, que l'aveu de ma mere n'eſt point en ma puiſſance... Que je ſuis malheureux!

Le marquis eut le temps d'exagérer ſon malheur, & d'en détailler toutes les circonſtances, ſans que Dupuy pensât à l'interrompre, étant ſi ſurpris, qu'il ne ſavoit que lui dire, & n'ayant jamais imaginé qu'il pût y avoir un cœur aſſez inſenſible pour réſiſter aux charmes & à la libéralité de ſon jeune maître. Il s'étoit perſuadé que l'ambition cauſoit ſeule la réſiſtance de ces femmes, ne pouvant l'attribuer à une ſageſſe dont il croyoit toutes les perſonnes de leur ſexe bien éloignées, n'imaginant pas qu'il pût y en avoir aucunes de vertueuſes. Celles qui avoient le bonheur de le paroître, ne l'étant, ſelon lui, que par quelques raiſons ſecrettes qui maſquoient leurs vices ſous l'apparence de la ſageſſe, & même en ſuppoſant qu'il y en eût d'aſſez prévenues ou aſſez aveugles pour croire intérieurement mériter une eſtime eſcroquée, il penſoit qu'elles-mêmes

étoient dans l'erreur, & croyoient, de bonne foi, haïr l'amour, tandis qu'en effet elles ne haïſſoient que l'amant. Mais dans cette occaſion tout ſon ſyſtême ſe trouvoit renverſé : l'ambition & l'intérêt étant d'accord, & la perſonne du marquis ne pouvant manquer à ſatisfaire l'amour, il fut épouvanté de trouver des femmes aſſez ſingulieres pour être inacceſſibles à toutes les paſſions qui font agir les autres.

Ne pouvant plus s'empêcher de convenir de leur vertu, cette connoiſſance lui inſpira autant de reſpect & d'eſtime pour elles, qu'il avoit eu de mépris juſqu'à ce moment. J'avoue ma faute, diſoit-il, & je conviens que ſi toutes les femmes avoient autant de ſageſſe & de raiſon, elles ſeroient adorables.

Mais, monſieur, pourſuivit-il, quelque chagrin que vous cauſe leur fermeté, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous devez benir le ciel d'être tombé entre les mains d'une perſonne de ce caractere, puiſque l'impoſſibilité de vous contenter vous remettra dans la voie de la raiſon dont vous étiez ſi fort écarté, & vous préſervera du danger que vous avez couru. Regardez-le à préſent ſans prévention, & conſidérez que ce ſeroit mal-à-propos que vous vous flatteriez de l'indulgence de madame votre mere. Vous pouvez, au contraire, être perſuadé que ſi cette aventure ſe fût terminée comme vous l'eſpériez, elle auroit conſidérablement aliéné ſa tendreſſe.

Vous n'ignorez pas, pourſuivit-il, que ſon unique défaut eſt l'ambition, & qu'elle ne deſire rien plus ardemment que de vous élever au faîte de la grandeur, quand elle devroit acheter cette ſatisfaction par la perte de ſa vie. Jugez, je vous ſupplie, de quel œil elle vous auroit vu l'époux de ſa laitiere. La diſproportion l'auroit fait mourir de douleur, & peut-être que vous auriez eu le même ſort après quelques mois de poſſeſſion. Cette femme a raiſon très-aſſurément : ſa fille vous auroit rendu malheureux, ſans devenir heureuſe ; elle le ſera infiniment davantage avec un mari qui ne ſera pas plus gros ſeigneur qu'elle.

Alors trouvant une belle occaſion de moraliſer, Dupuy s'étendit en détail ſur le malheur des peres & des meres, de qui les enfans ne conſultoient que leur fantaiſie, & qui pour récompenſe des ſoins qu'ils en avoient pris, abuſant de l'autorité des lois, ſe marioient ſans le conſentement de leurs parens.

Ces moralités furent pouſſées ſi loin, qu'elles fatiguerent le marquis. Taiſez-vous, raiſonneur, lui dit-il d'un ton ferme, je ſuis bien en état d'écouter des remontrances de la part d'un homme comme vous, préciſément ſur une faute que je n'ai pas commiſe, parce qu'il n'eſt point en mon pouvoir de la commettre. Penſez-vous, monſieur le diſcoureur, pourſuivit-il avec feu, que ſi la choſe étoit à mon choix, ce

ſeroit votre belle éloquence qui m'en détourneroit, & que je ne me ſois pas dit tout ce que vous pouvez me dire ? Ah ! s'il m'étoit poſſible de ſuivre les conſeils de la raiſon, mes propres ſentimens m'y auroient déterminé ; mais l'amour eſt plus fort que moi : je ſuis au déſeſpoir de ce que les Maronville, en m'empêchant de commettre ces fautes prétendues, me prouvent cruellement qu'elles ſont dignes de mon eſtime, & qu'elles ont autant de raiſon que j'ai d'amour.

Après une réponſe auſſi bruſque, ſans attendre de réplique, le marquis ordonna à Dupuy de ſe retirer. Il ne ſe le fit pas redire, & s'en alla fort ſatisfait de voir ſon maître préſervé, malgré lui, du danger qu'il avoit couru, ne pouvant néanmoins revenir de la ſurpriſe où le jetoit le déſintéreſſement de ces villageoiſes. Il n'en avoit jamais connu que d'une eſpece différente. Le commerce qu'il avoit eu ci-devant avec les dames que voyoit le feu marquis d'Aſtrel, ne lui avoit pas appris à les eſtimer, parce que ſon maître s'étoit toujours appliqué à chercher les plus aimables & non pas les plus ſéveres. Comme il avoit paſſé ſa jeuneſſe auprès de lui, il n'étoit pas étrange qu'il y eût pris les impreſſions déſavantageuſes qui lui donnoient ſi mauvaiſe opinion du ſexe en général.

Mais en reconnoiſſant ſon erreur, les appas de la jeune Flore ſe préſenterent à ſon imagina-

tion : il lui sembla que ce qui étoit au-dessous de son maître, seroit fort assortissant pour lui, parce qu'il étoit tout apparent que cette femme, qui avoit trop de vertu pour permettre à sa fille d'être maîtresse d'un grand seigneur, trouveroit assez avantageux un mariage où il y auroit aucune inégalité, & qu'en refusant de se laisser séduire au brillant trompeur qui lui représentoit Flore dans un état qui ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses, elle accepteroit, sans balancer, un établissement aussi considérable que le sien, la disproportion n'étant que dans l'âge, parce qu'en effet il avoit près de trente ans plus qu'elle; mais ce défaut étant rectifié par beaucoup de bien, Dupuy ne comptoit pas qu'il dût lui faire obstacle.

Effectivement il étoit à son aise pour un homme de sa condition. Presque né chez le pere de son maître, de qui il avoit en sa jeunesse été le laquais favori, avec qui il avoit amassé une somme assez forte, & étant devenu depuis l'homme de confiance de toute la maison, il avoit, joint à ses gages, accumulé des présens & des gratifications qui le rendoient un parti au-dessus des espérances d'une payssanne, ayant plus de quarante mille livres de bien, sur quoi il ne dépensoit pas un sou pour son entretien. Outre cela, en cas que sa belle-mere exigeât qu'il cessât de servir, il ne doutoit point que la marquise n'eût assez de crédit pour

lui faire avoir un emploi. Ainſi, ayant examiné toutes choſes, il ſe perſuada qu'il ſeroit plus heureux que n'avoit été le marquis, & qu'il ſeroit accepté ſans difficulté par les mêmes perſonnes qui avoient refuſé un homme fort au-deſſus de lui avec tous ſes avantages.

Ses projets étant formés ſur des fondemens auſſi ſolides, il réſolut de s'expliquer inceſſamment, & de ne point laiſſer le temps à madame Maronville d'éloigner ſa fille ou de prendre d'autres engagemens, pour la dérober aux pourſuites d'un jeune homme amoureux. Sans en rien communiquer au marquis, il ne retarda l'exécution de ſon deſſein que juſqu'au lendemain matin, & il ſortit de bonne heure, après avoir ordonné aux laquais de dire qu'un de ſes parens l'avoit envoyé chercher, parce qu'il étoit fort mal ; prétexte ordinaire des valets.

Il prit en diligence le chemin de Vincennes, arrivant chez madame Maronville, à peu près à la même heure où ſon maître y avoit été la veille. Il trouva la famille dans la même occupation que le marquis avoit interrompue par ſa préſence.

La mere croyant que c'étoit encore une ambaſſade, témoigna, ſans façon, à Dupuy le peu de plaiſir qu'elle avoit à le voir. Mais l'interrompant au premier mot, il lui déclara qu'il venoit pour lui & non pour perſonne.

Il commença ſon entretien par les louer ex-

trêmement de la générosité & du sens qui leur avoit fait refuser d'abuser de la passion de son maître, pour faire un mariage qui les auroit perdu indubitablement, puisque la marquise n'auroit pas manqué de le découvrir, de le faire casser, & de faire mettre Flore dans un couvent où elle auroit passé tristement sa vie.

Madame Maronville, à ce discours, ne sortant pas de sa tranquillité ordinaire, l'écouta sans l'interrompre; mais lorsqu'il eut cessé de parler, elle lui demanda quel étoit donc le sujet qui l'amenoit, puisqu'il ne venoit pas par les ordres de monsieur d'Astrel.

Je crois m'être déjà assez expliqué, lui dit-il, en vous déclarant que ce n'est que pour mon compte. Je vais me faire entendre plus précisément, & vous dire qu'après avoir connu, par l'expérience de mon maître, combien vous êtes éloignée de l'ambition qui possede & qui perd ordinairement les femmes de notre condition, je vous ai trouvé digne de tout ce que monsieur le marquis vouloit faire pour vous. Je le plains d'être d'une qualité qui lui ôte l'espérance de posséder la belle Flore, & j'estime mille fois moins son rang que le mien, puisque Dupuy peut se flatter d'un bonheur qui est refusé à un marquis; car je suis persuadé, madame Maronville, ajouta-t-il, que vous n'avez pas renoncé à marier votre fille, & j'ose espérer que vous ne me la refuserez pas.

Je vous offre un homme d'un état plus convenable au ſien, continua-t-il : j'ai plus d'âge que monſieur d'Aſtrel, il eſt vrai ; mais, par conſéquent, je ſuis plus capable de conſtance. J'ai une famille qui ſera ravie de la poſſéder, & je ſuis aſſez riche pour la rendre heureuſe. Quant aux avantages que je lui ferai, j'en laiſſe le ſoin à votre diſcrétion : ce ſera vous qui réglerez le contrat, & à qui je donnerai un état fidelle de mon bien. Sur cela il lui en fit le détail, de même que des projets par où il prétendoit faire leur bonheur.

Le plan qu'il propoſoit étoit aſſez raiſonnable ; cependant toute la famille demeura muette : il en fut ſurpris, & voyant qu'on ne lui répondoit rien, il en demanda la raiſon. Enfin la mere lui dit, que ſa recherche leur faiſoit plaiſir ; que malgré cela, ſa fille n'ayant que ſeize ans, elle n'étoit pas encore réſolue de l'éloigner d'elle de quelque temps ; que ce qu'il propoſoît étoit faiſable, & pourroit s'exécuter un jour ; mais qu'il n'étoit pas à propos d'y penſer, tandis que l'amour du marquis ſubſiſteroit, parce qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il ſouffrît paiſiblement que ſon domeſtique épousât à ſes yeux une fille qui lui auroit été refuſée, à moins que ce ne fût de ſon conſentement & pour ſa commodité ; ce qu'elle étoit bien éloignée de penſer ; que cette circonſtance la mettoit dans une néceſſité abſolue de ſuſpendre

une réponſe qui méritoit que l'on y fît réflexion, & que quand ſa fille ne ſe marieroit de trois ou quatre ans, elle ſeroit aſſez jeune pour ne pas faire dire qu'elle avoit beaucoup tardé.

Dupuy, offenſé de l'eſpece de ſoupçon que la Maronville lui faiſoit paroître, en diſant qu'elle ne l'avoit pas, lui fit tous les ſermens qu'il put imaginer pour ſe juſtifier, l'aſſûrant qu'il avoit trop d'honneur & d'amour pour concevoir des deſſeins ſi indignes.

J'en ſuis perſuadée, reprit cette femme; mais en ce cas vous ruineriez votre fortune, & monſieur le marquis, loin de vous protéger comme vous avez ſujet de vous en flatter, deviendroit votre plus cruel ennemi : c'eſt à quoi vous ne devez pas vous expoſer.

Dupuy, que cette politique n'accommodoit point, lui dit, qu'en cas que le marquis s'offenſât de ſon établiſſement, & qu'il ne voulût rien faire pour lui, il étoit en état de ſe paſſer de ſa protection, d'autant mieux que celle de la marquiſe y ſuppléroit. Mais croyez-vous, lui dit-il, que ſon amour ſubſiſte long-temps après la perte de ſes eſpérances ? Je ſuis perſuadé qu'il reviendra, avant qu'il ſoit peu, d'une paſſion dont il éprouve l'inutilité.

Eh bien, reprit-elle, nous pouvons attendre ce moment ; & puiſqu'il eſt ſi proche, il ne faut rien précipiter : quand il ſera arrivé, nous verrons ce que nous aurons à faire. Dupuy ſe

voyant ainſi éconduit, demanda, pour derniere grace, la liberté d'entretenir Flore, & de ſavoir ce qu'elle penſoit de cette propoſition. La mere y conſentit ſans difficulté ; mais il n'en fut pas mieux, parce qu'elle lui dit, en peu de mots, qu'elle n'avoit point d'envie de ſe marier ſi jeune, & que quand elle penſeroit différemment, elle ſe rapporteroit entiérement aux ſentimens de ſa mere, & au choix qu'elle auroit la bonté de faire pour elle, en ſouhaitant que ce ne fût pas ſi-tôt.

Enfin, malgré les plus preſſantes inſtances, Dupuy fut obligé de ſe retirer, ſans avoir pu obtenir de réponſe plus poſitive, ni même la permiſſion de revenir les voir ; il fut ſeulement prié d'employer le crédit qu'il avoit auprès du marquis pour détruire une paſſion qui ne ſervoit qu'à troubler leur repos, lui promettant d'être reconnoiſſant de ce ſervice.

Etant ainſi congédié, il fut obligé de partir avec une eſpérance auſſi éloignée qu'elle étoit incertaine, & pourtant dans la ferme réſolution de ne rien négliger pour détourner ſon maître d'une concurrence auſſi préjudiciable à ſes intérêts.

De retour auprès de lui, il voulut commencer à y travailler ; & pour lui faire ſa cour tout enſemble, il lui dit que malgré la répugnance qu'il auroit à le voir prêt à faire un ſi mauvais marché, le chagrin où le plongeoient les obſtacles

que ces femmes lui apportoient, l'avoit engagé d'aller chez elles pour tacher de les rendre traitables ; mais qu'il auroit autant réuſſi à entreprendre d'amolir des marbres, ne mettant point en doute, par quelques ſignes d'intelligences qu'il avoit ſurpris entr'elles, que l'obſtination de la mere ne vînt de l'éloignement déterminé qu'elle voyoit pour lui dans le cœur de ſa fille ; cet éloignement n'étant vraiſemblablement cauſé que parce que cette villageoiſe n'étoit pas accoutumée à voir des gens faits comme lui, ou peut-être parce qu'elle étoit prévenue en faveur de quelque jeune manant.

Ces diſcours, qui renouvelloient dans l'eſprit du marquis la certitude de la cruelle réſolution de madame Maronville, & qui y ajoutoient un ſoupçon qui fit naître dans ſon cœur une jalouſie ſubite, ne le diſpoſerent point à recevoir, avec reconnoiſſance, la démarche que le zele prétendu de Dupuy lui avoit fait faire. Loin de l'en remercier, il lui ordonna ſéchement de ſe taire, & de ne point augmenter ſa peine par une nouvelle confirmation du malheur qui ne lui paroiſſoit que trop aſſuré, lui défendant abſolument de lui parler jamais de Flore, dont il n'avoit le ſouvenir que trop préſent.

Cependant il retomba dans une mélancolie terrible : la penſée d'être haï, & d'avoir peut-être un rival préféré, le mettoit au déſeſpoir, ne doutant pas que Dupuy n'eût raiſon, & ne

voyant qu'une averſion invincible qui fût capable de faire refuſer des propoſitions qui auroient dû leur faire paroître très-avantageuſes, puiſqu'il avoit trop bien réparé la faute que lui avoit fait commettre les deſſeins offenſans qu'il avoit témoignés d'abord contre leur vertu ; & il ne pouvoit croire qu'elles en conſervaſſent un reſſentiment aſſez préjudiciable à leurs propres intérêts, pour les obliger à refuſer un établiſſement qui leur devoit paroître ſi fort au-deſſus de leurs eſpérances.

Quant à lui, il ne lui en reſtoit aucune, mais ce qu'il y avoit de cruel, c'étoit de les avoir perdues ſans perdre ſon amour, & d'être obligé de diſſimuler ſa douleur aux yeux de ſa mere.

Il ne deſiroit que d'être ſeul ; c'étoit ſon unique conſolation : & comme les promenades ſolitaires pouvoient cauſer à la marquiſe les mêmes alarmes que celle qu'il avoit faite à Vincennes, il n'oſoit chercher la retraite ailleurs qu'au milieu du grand monde, & il la trouvoit aux ſpectacles, où il étoit fort aſſidu, non pour avoir le plaiſir de les voir, mais pour y rêver à ſon aiſe ſans être interrompu : il ſe mettoit dans le fond d'une loge, où il ſe rendoit des premiers, & d'où il ne ſortoit que long-temps après tout le monde.

Un jour qu'à ſon ordinaire il y étoit, peu attentif à la piece, le comte de Marandel entra dans le même lieu. Le marquis ne l'auroit pas connu,

connu, tant il étoit absorbé dans ses pensées, s'il ne lui eût parlé. Le comte lui demanda s'il étoit malade ; à quoi, poussant un grand soupir, il répondit que non.

Quoi ! dit son ami, tu te porte bien, & tu soupire ; que peux-tu donc avoir qui te trouble ? Jeune, riche, aimable, recherché d'amitié par tous les hommes, & d'amour par les belles, adoré d'une mere qui prévient tes desirs, maître, non-seulement de tes volontés, mais encore des siennes, que peut-il te manquer pour être heureux ? Il s'en faut bien que je ne le sois, reprit tristement le marquis. Mais, repartit le comte avec étonnement, quelle peut être la cause de ton chagrin ? Seroit-il possible que tu fusse malheureux en amour, & que, pour surcroit de merveilles, tu fusse assez du vieux temps pour ne pas te venger d'une cruelle, en l'abandonnant à ses sottes rigueurs ? Le marquis ne répondit que par un nouveau soupir.

Ah ! j'y suis, s'écria le comte, tu aime une de nos princesses, & tu ne peux espérer d'être son époux ; car je ne pense pas qu'il y ait d'autre maison que la maison royale qui puisse te faire appréhender de voir refuser tes vœux. Je n'en connois point dans le royaume qui ne te reçoive avec plaisir, supposé que ce soit l'amour de l'hymen qui te presse. Mais en cas que tu aimasses assez sagement pour ne songer qu'à t'amuser, tu n'es pas fait de façon à être mé-

prisé d'une belle, dont tu voudrois bien prendre la peine d'orner le triomphe.

D'Astrel, à ce discours levant les épaules, le regarda comme s'il lui avoit tenu un propos fort extraordinaire. Faut-il que j'entende toujours parler de la sorte, lui dit-il d'un air impatient ? Et quand tout ce que tu me dis d'obligeant seroit assuré, peut-on croire qu'il n'y a point de place imprénable ?

S'il en est, reprit le comte, je ne pense pas qu'elles soient extrêmement communes, surtout quand l'assiégeant est de notre âge & de notre figure, & je vois que les sieges ne durent qu'autant qu'il le faut pour nous faire valoir le prix des conquêtes.

Tu es heureux d'avoir cette idée, répondit le marquis ; mais pour moi qui éprouve le contraire, je ne puis penser si obligeamment en ma faveur. T'amuserois-tu à filer le parfait amour pour une inhumaine, repartit le comte ? Si cela étoit, permets, mon cher, que je te dise que tu serois plus fou que ne furent jamais Cirus ou le gentil Céladon.

Quoi qu'il en soit, dit d'Astrel, je consens que tu jouisse du plaisir dont te comble ta maniere d'aimer, & je te félicite de ton bonheur sans l'envier. Mais, de grace, laisse-moi ma mélancolie, je n'en suis pas le maître : au contraire, elle redouble par la contrainte où me met le soin de la cacher : il me semble que si j'avois la liberté de m'y abandonner, je pourrois la vaincre, ou j'y succomberois tout-à-fait ; car il est impossible que l'un ou l'autre n'arrive dans peu.

Le comte de Marandel étoit celui des amis du marquis qui lui étoit le plus tendrement attaché : ils avoient vécu ensemble dès leur plus tendre enfance, ne s'étant séparés que quand d'Astrel partit pour ses voyages, & s'étoient

revus à son retour avec les mêmes sentimens. Il étoit un de ceux qui avoient été à sa terre avec lui ; & se rappelant la tristesse qui paroissoit dès ce temps-là dans toutes ses actions, il ne douta point qu'il n'en eût un sujet essentiel.

Tu parles d'un ton si sérieux, lui dit-il, que je n'ose plus badiner ; mais, mon ami, que ne retourne tu à la campagne ; il n'est point d'endroit plus commode pour essayer du remede que tu crois propre à ton mal. Oui, reprit le marquis, ce seroit le seul moyen ; mais je ne puis pourtant le prendre chez moi, après avoir mis la noblesse des environs sur le pied d'y venir librement, & j'y serois moins seul que je ne le suis à Paris.

Eh bien ! je pars pour aller dans mes terres, dit le comte, où je ne suis pas dans l'habitude d'y recevoir tant de monde, presque tous mes voisins étant des gens âgés, ou des dames graves, chez qui je vais sans qu'elles viennent me rendre visite, n'ignorant pas que je suis peu sédentaire, & que mon château n'est point assez rangé pour recevoir compagnie, avec tous les agrémens que j'y voudrois donner.

Viens avec moi, poursuivit-il, nous y vivrons librement, nous ne nous gênerons point ; je te laisserai rêver tant que tu voudras, & peut-être que si tu veux me confier tes peines, mes conseils te feront trouver du soulagement.

Le marquis se défendit quelque temps d'accepter ces offres ; mais à la fin il se rendit aux sollicitations pressantes de son ami, avec la condition qu'il agiroit de la même sorte que s'il n'avoit personne chez lui, & qu'il visiteroit ses voisins comme de coutume, sans exiger qu'il l'accompagnât à ses visites. Le comte le lui promit, & ils prirent leurs mesures pour partir le lendemain à la fraîcheur. Le marquis prévint le même soir sa mere sur ce voyage, qu'elle approuva à l'ordinaire.

Il ne mena avec lui qu'un laquais, Dupuy n'ayant pu le ſuivre, parce qu'il étoit un peu incommodé. Ils ne furent pas fâchés de ce contre-temps ni l'un ni l'autre. Monſieur d'Aſtrel n'étoit pas dans une ſituation aſſez paiſible pour ne point s'ennuyer des remontrances de ce valet précepteur ; & comme il les avoit toujours aſſez bien reçues, il avoit de la peine à les éviter, ſur-tout ne pouvant diſconvenir intérieurement qu'il n'eût raiſon ; tandis que le pédagogue ne ſe pouvoit tenir de parler ſur cet article, ſur-tout depuis que ſon interêt perſonnel redoubloit ſon éloquence & le zele qu'il avoit toujours eu pour ſon maître. Mais comme il s'appercevoit lui-même qu'il parloit à ce ſujet avec encore plus de feu qu'il n'avoit fait juſques-là, appréhendant que ſon pupille n'en découvrît le vrai motif, il regardoit comme un bonheur le contre-temps qui les ſéparoit : ainſi tous deux ſatisfaits d'être en liberté, le marquis le laiſſa à Paris, & ſuivit le comte.

Fin de la premiere Partie.

PQ
2068
V4A66
1790
ptie.1

Villeneuve, Gabrielle
Suzanne Barbot
La jardinière de
Vincennes Nouv. éd. rev.
corr.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY